



TEMPS DU CARÊME

ASSEMBLÉES DU SEIGNEUR 13

A. Haquin - M. Gallerand

J.P. Leclercq - L.A. Lassus

A. Turck - R. Lejeune

N. Berthet

PUBLICATIONS DE ST-ANDRÉ
LES ÉDITIONS DU CERF



2008 737

2 ASS
As 7

Temps de Carême

Assemblées du Seigneur 13

FACULTAD
DE
TEOLOGIA
Univ. de Deusto
BILBAO

129.944

DISTRIBUYE
PROPAGANDA POPULAR CATOLICA
IMPORTADOR N.º 6
Enrique Jardiel Poncela n.º 4
(Antes Acebo, 54) - MADRID-16

LES ÉDITIONS DU CERF



Avec l'autorisation des Supérieurs
c LES ÉDITIONS DU CERF, 1975
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris 7e

Peut-on affirmer qu'aujourd'hui encore le Carême est perçu et vécu comme « temps fort » de l'année liturgique, de la vie de l'Église, des communautés chrétiennes ? Faut-il vraiment dépenser son énergie à lui faire retrouver cette importance ? A-t-on quelque chance de réussir et l'enjeu en vaut-il la peine ? Ces questions — et bien d'autres du même genre — se posent. Pour y répondre, il ne suffit certainement pas de se tourner vers la Tradition, car il ne s'agit manifestement pas de restaurer seulement des pratiques du passé. Mais on ne peut, pour autant, négliger l'expérience que l'histoire nous transmet.

Il ne s'agit donc pas de restaurer des pratiques d'autrefois, mais de vivre, aujourd'hui, des valeurs chrétiennes fondamentales sur lesquelles le Carême attire l'attention car, incontestablement, il faut périodiquement se resituer par rapport à elles.

Comment pourrait-on le faire sans d'abord se mettre tout spécialement à l'écoute de la parole de Dieu ? A chaque étape importante de son cheminement, chaque fois qu'une conversion ou un réajustement s'impose, c'est en effet vers la Parole que le peuple de Dieu doit se tourner. Or, justement, depuis Vatican II, le lectionnaire du Carême a été enrichi et réorganisé pour les dimanches comme pour la semaine. Il faut donc commencer par se pencher sur les textes scripturaires proposés, et les scruter attentivement. Et, puisque, pour les dimanches, on dispose désormais d'un cycle de trois ans, on doit essayer d'en recueillir chaque année l'enseignement propre. La richesse des textes d'ailleurs, se prête à une confrontation qui tienne compte de la situation concrète des diverses assemblées ou communautés, et de leur cheminement particulier.

Le jeûne, l'aumône et la prière ont toujours été au centre des « œuvres » du Carême. A première vue, elles paraissent des pratiques désuètes voire même entachées de suspicion. La législation canonique actuelle elle-même n'en témoigne-t-elle pas ? Peut-être, en effet, dans la mesure où justement on les considérerait comme de simples pratiques aussi généreuses et onéreuses qu'on voudra, mais souvent de fait très formalistes, imposées par une loi.

Mais si le jeûne traditionnel connaît une réelle désaffection comme « pratique religieuse », la privation volontaire – et souvent spectaculaire – de nourriture est devenue une forme de langage, un moyen d'attirer l'attention sur des personnes, des droits, des causes que la société semble oublier, une façon de protester contre certaines injustices, etc... Or les modernes grévistes de la faim choisissent souvent de s'installer dans une église pour y mener leur jeûne.

Ne faut-il pas essayer d'analyser ce phénomène pour discerner ce qu'il révèle, ce qu'il met en jeu ? A-t-il quelque rapport avec l'authentique projet d'une ascèse chrétienne ? Son caractère de témoignage et de contestation pourrait bien rejoindre, quoique dans un contexte sécularisé, une des dimensions profondes du jeûne chrétien et par là, aider à en retrouver la véritable signification.

Quant à l'aumône, même sous ses formes institutionnalisées – celle des grandes campagnes annuelles pour les handicapés, les pays pauvres, etc ... – elle ne résiste pas aux critiques graves et fondées qu'on lui fait. Mais ces critiques n'attirent-elles pas l'attention sur ce qu'en réalité elle voulait et pouvait être jusqu'à un certain point dans un autre temps ? Lorsqu'en effet les hommes vivaient dans les limites étroites de cités sans communication les unes avec les autres, l'aumône avait un autre sens et une autre portée. Elle était alors un moyen relativement efficace sinon pour une véritable redistribution des biens, du moins pour corriger les injustices les plus criantes. De nos jours, lutter pour la justice exige une action commune en vue de la restructuration des systèmes économiques et sociaux. Ces remarques tendent-elles à faire abandonner la conception chrétienne de l'aumône pour préconiser, à sa place, l'engagement politique des chrétiens ? Avant de crier à la politisation indue de la foi, il faudrait relire certains textes des Pères de l'Eglise ou même des Prophètes. Qui n'est pas prévenu du nom de l'auteur, pourrait bien prendre ces pages pour des manifestes politiques écrits de nos jours.

Enfin, dans ce contexte, la prière du chrétien ne devrait-elle pas imiter davantage celle de Jésus, le Fils adulte du Père, qui cherchait, dans ses colloques avec Dieu, les raisons de son agir et les voies par lesquelles il conformerait sa volonté à la sienne ? La prière devient alors ce « temps fort » où les chrétiens et les communautés accueillent et célèbrent l'Esprit qui sans cesse les pousse en avant, dans de nouvelles voies pour le salut du monde.

Jeûne, aumône, prière caractérisent la vie chrétienne en tout temps. Mais le Carême est une période privilégiée pour un réveil de la conscience chrétienne de chaque croyant et des communautés. C'est aussi le temps où l'Eglise se rassemble avec une intensité particulière pour confesser sa foi non seulement au Christ mort et ressuscité, mais encore – ce qui va de pair – au mystère de mort et de résurrection qui marque toute la vie ecclésiale et celle du monde entier.

Du coup, le Carême apparaît également comme une sorte d'école où se vérifie et se restructure la fidélité de chaque croyant dans la fidélité réajustée de l'Eglise entière. Faute de s'arrêter périodiquement afin de repartir d'un pas plus décidé, on se trouve vite livré à l'usure du temps. L'automatisme peut bien nous faire accomplir encore certains gestes, certaines démarches. Mais on perd peu à peu – parfois très vite – toute capacité d'attention à l'actuel, à l'immédiat de sa vie, de sa vocation. On en vient vite aussi à oublier pourquoi on marche, vers quoi on s'est mis en route, pourquoi, finalement, on vit.

Mais pour indispensables que soient nos « œuvres » et nos efforts de fidélité pour une vie chrétienne qui ne se paie pas de mots, celle-ci ne peut se satisfaire d'obligations même jugées vitales. Nous avons besoin de célébrer ce que nous vivons, de poser, avec les autres des gestes non seulement significatifs mais efficaces, en rupture avec la vie ordinaire sans pour autant lui être étrangers, gratuits et cependant assurés de leur consistance, où nous nous retrouvons tout entiers mais qui nous dépassent, qui, en définitive, nous saisissent au cœur de notre vie, nous en arrachent quelques instants pour nous y relancer.

C'est dire que dans ce « temps fort » qu'est le Carême, la liturgie et les sacrements doivent avoir une place privilégiée. Mais que c'est aussi le temps favorable pour une méditation sérieuse sur la vie liturgique et sacramentelle des chrétiens, des communautés ecclésiales, de l'Eglise.



LES LECTURES BIBLIQUES DANS LE CAREME D'AUJOURD'HUI

PAR ANDRÉ HAQUIN

Professeur au Grand Séminaire de Namur

Secrétaire de la C.I.P.L.

Le Carême a toujours été un temps fort dans la vie des communautés chrétiennes. Ces dernières années, on a redécouvert la dimension communautaire de cette préparation à la fête de Pâques : les initiatives pastorales se multiplient et les chrétiens leur font généralement bon accueil. Tel qu'il est vécu aujourd'hui, le Carême est de plus en plus placé sous le signe du partage : de la prière, de la recherche de Dieu, de la vie selon l'Évangile, mais aussi des soucis de tous les hommes, d'où la participation à des actions en vue du développement, etc..

Partage de la foi et de la prière

Dans la tradition des Églises, la fête de Pâques a été très tôt le grand moment de la célébration du baptême. Au cours des semaines qui précédaient, les catéchumènes recevaient une préparation toute spéciale qui les introduisait au mystère chrétien. Aujourd'hui, le Carême est un temps d'approfondissement de la foi pour les baptisés : rencontres, conférences, retraites, prédications, recherche en commun appelée parfois «Partage de la foi» (diocèse de Namur-Belgique) etc. Cette préparation rend plus vraie la profession de foi faite la nuit de Pâques par les adultes comme par les enfants parvenus au terme de la catéchèse dispensée pendant le cycle des études primaires.

Dans les grandes villes, le catéchuménat des adultes n'est pas ouvert seulement à ceux qui se préparent au baptême, mais à quiconque se trouve en recherche, y compris les baptisés non croyants ou non pratiquants. Des liens spéciaux se nouent ainsi entre l'équipe catéchuménale et la communauté chrétienne. En certains endroits, baptisés et catéchumènes entrent ensemble en Carême au cours de la liturgie du premier dimanche¹.

Le Carême redevient donc un temps de croissance pour l'Église et pour les chrétiens d'aujourd'hui sollicités en tous sens par des humanismes divers. Être chrétien aujourd'hui suppose de plus en plus un choix personnel.

Cheminement pénitentiel

Parmi les domaines sur lesquels la pastorale actuelle fait porter ses efforts, il faut mentionner spécialement celui de la pénitence. La crise de la vie pénitentielle dans l'Église ne pourra être dépassée par des exhortations individuelles ; elle exige une véritable mise en état de conversion des communautés chrétiennes. Certaines paroisses l'ont déjà compris, qui jalonnent le Carême de diverses célébrations, et suggèrent des gestes de pardon et de conversion qui ont leur point culminant dans le sacrement de pénitence célébré à l'occasion de Pâques².

Pauvreté et partage des biens

Le Carême est aussi une période de jeûne et de privations volontaires. Ces diverses pratiques ont une valeur de signe : les chrétiens professent ainsi que tout est don de Dieu, que l'homme est gérant et non propriétaire de ses biens.

En vivant la première béatitude, les chrétiens acquièrent une plus grande liberté dans l'usage des choses terrestres et normalement, une plus grande disponibilité pour les diverses détresses humaines. L'usage modéré des richesses selon l'Évangile est un témoignage précieux dans les sociétés d'abondance ; les communautés religieuses et les fraternités laïques assurent ainsi un service original dans l'Église.

Mais cet idéal est proposé à tous les chrétiens : en s'engageant dans le «Carême de partage» on rend un témoignage communautaire ; en effet, le don est le complément naturel du jeûne et des privations. Les formes modernes du don (aumône) sont le partage des biens avec les pays pauvres, leur répartition plus équitable. Dans les dernières années, un effort pour plus de justice dans le monde a été entrepris au cours du Carême.

La montée vers Pâques

Avant de parler de l'organisation actuelle de la liturgie du Carême, il faut rappeler en quelques mots les étapes de sa formation qui s'échelonnent sur plusieurs siècles. Le Carême est une lente ascension vers les fêtes pascales : c'est à partir de la célébration de Jésus Christ mort et ressuscité qu'on peut comprendre l'organisation de plus en plus développée de la période qui y achemine³. En fait, la préparation à Pâques s'est accrue de plus en plus, au point de devenir le pendant exact de la cinquantaine pascale (Pâques-Pentecôte).

Primitivement, les chrétiens consacraient les trois jours de la Pâque (vendredi-samedi-dimanche) à un jeûne rigoureux au cours duquel on célébrait les événements de la mort, de l'ensevelissement et de la résurrection du Christ. Cette préparation s'étendit bientôt à la semaine qui précède Pâques, appelée semaine «de la Passion», au cours de laquelle les divers récits évangéliques de la Passion étaient proclamés. Puis on consacra les trois semaines avant Pâques à cette préparation, en faisant la lecture continue de l'*Évangile de saint Jean* qui évoque d'une part, la tension grandissante entre Jésus et les Pharisiens, d'autre part, les grands thèmes baptismaux. Au IV^e siècle, s'établit un véritable Carême de quarante jours (quadragésime), rappelant les quarante jours de Jésus au désert et les quarante années du peuple élu avant l'entrée dans la Terre promise.

La piété des chrétiens ne s'arrêta pas là : on en vint à organiser un Carême de cinquante (quingésime), puis de soixante (sexagésime) et enfin de soixante-dix jours (septuagésime).

On peut donc parler d'une préparation de plus en plus intensive, en ce sens que la période du Carême s'est considérablement développée, et que les assemblées de prière se sont multipliées en semaine, les formulaires liturgiques des dimanches, mercredis et vendredis étant les plus anciens, ceux des lundis, mardis et jeudis les plus récents.

Avec la réforme de Vatican II, le Carême conserve sa signification de préparation à Pâques et ses accentuations baptismale et pénitentielle mais la structure d'ensemble a été simplifiée⁴.

1. On est revenu à la préparation de quarante jours : du mercredi des Cendres à la messe du Jeudi saint. Les dimanches de la septuagésime et de la sexagésime sont supprimés.
2. Le Carême comprend six dimanches. Le cinquième dimanche n'étant plus appelé «de la Passion» et le sixième recevant la dénomination de «dimanche des Rameaux et de la Passion».
3. Les lectures bibliques des dimanches et des jours de semaine sont distribuées selon une nouvelle organisation.
4. Le jeûne est demandé au moins le mercredi des Cendres, jour de l'entrée en Carême et le Vendredi saint, jour où l'on commémore la Passion du Christ.

Le lectionnaire dominical

Sorte de prologue aux cinq semaines de Carême, la liturgie du mercredi des Cendres en marque les dominantes ; les chrétiens sont invités à poser des gestes de pénitence dans un esprit de foi et de conversion.

Cinq dimanches précèdent la Semaine sainte ; au cours du cycle des trois années, quarante-cinq textes bibliques sont proclamés. Nous examinerons d'abord les évangiles, puis les lectures vétérotestamentaires et enfin les écrits apostoliques.

Les évangiles des deux premiers dimanches sont centrés sur le Christ : jeûne et tentation au désert, transfiguration, selon les trois évangiles synoptiques. Cette option rejoint celle de l'ancien lectionnaire romain. Les trois autres dimanches préparent plus immédiatement au baptême ou à la profession de foi de la nuit de Pâques : Jésus promet l'eau vive à la Samaritaine, il amène l'aveugle-né à la lumière, il rend la vie à Lazare. Chacun de ces trois grands évangiles baptismaux du Carême marque le formulaire de la messe du jour (oraisons, préfaces, etc.). Ils doivent être lus l'année A et peuvent être repris les deux autres années ; toutefois l'année B propose des textes centrés sur la croix et la glorification du Christ selon saint Jean, l'année C une invitation à reconnaître la miséricorde de Dieu et à l'accueillir (saint Luc).

Les lectures de l'Ancien Testament forment chaque année un ensemble permettant de revivre le cheminement du peuple élu. Cinq moments caractéristiques sont évoqués : l'alliance originelle, l'élection d'Abraham, l'activité de Moïse, la Terre Promise et l'Exil, les prophètes et l'annonce de la Nouvelle Alliance. Cette marche du Peuple de Dieu est le signe de la marche des hommes à la rencontre du Sauveur.

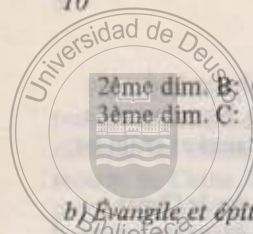
Enfin, les épîtres sont choisies soit pour prolonger le message de l'Ancien Testament et en montrer la véritable portée, soit pour préparer à l'écoute de l'Évangile.

On peut donc dire que chaque Carême offre deux séries de textes bibliques autonomes - l'Ancien Testament d'une part, l'Évangile de l'autre - et que l'épître est en relation tantôt avec la première, tantôt avec la troisième lecture. Mais on aurait tort de trop négliger les multiples affinités qui existent entre les trois lectures : certains dimanches une dominante s'impose à travers tout le formulaire (premier dimanche : triompher ou succomber à la tentation ; troisième dimanche A : l'eau qui fait vivre).

A la suite de P. Jounel, on peut proposer certains rapprochements entre l'épître et l'une des deux autres lectures⁵.

a) Ancien Testament et épître :

- 1er dim. A : Gn 2 et 3 (création et péché) et Rm 5 (péché et grâce) ;
 1er dim. B : Gn 9 (alliance première) et 1 P 3 (nouvelle alliance) ;
 1er dim. C : Dt 26 (profession de foi en Dieu) et Rm 10 (profession de foi en Jésus Christ) ;



2ème dim. B: Gn 22 (sacrifice d'Isaac) et Rm 8 (sacrifice de Jésus) ;

3ème dim. C: Ex 3 (révélation à Moïse) et 1 Co 10 (événements du temps de Moïse).

b) Évangile et épître :

2ème dim. A: Mt 17 (Transfiguration) et 2 Tm 1 (appelés à la gloire).

2ème dim. C: Lc 9 (Transfiguration) et Ph 3 (le Christ nous transfigure) ;

3ème dim. A: Jn 4 (Samaritaine) et Rm 5 (le Christ donne l'eau vive de l'Esprit) ;

3ème dim. B: Jn 2 (prophétie du Temple) et 1 Co 1 (scandale d'un Messie crucifié) ;

4ème dim. A: Jn 9 (aveugle-né) et Ep 5 (vivre dans la lumière) ;

4ème dim. B: Jn 3 (Fils envoyé pour sauver) et Ep 2 (Dieu nous a fait revivre) ;

4ème dim. C: Lc 15 (enfant prodigue) et 2 Co 5 (réconciliés dans le Christ) ;

5ème dim. A: Jn 11 (résurrection de Lazare) et Rm 8 (vie en Jésus ressuscité) ;

5ème dim. B: Jn 12 («heure» de Jésus) et He 5 (soumission de Jésus) ;

5ème dim. C: Jn 8 (femme adultère) et Ph 3 (être au Christ). Ce type

Ce type d'analogies relève plus de la théologie biblique que de l'exégèse au sens strict. Cela signifie qu'entre les deux textes on décèle une parenté au niveau doctrinal plutôt qu'un contact littéraire ou une dépendance historique.

Mais les chrétiens ont la conviction qu'il y a une profonde unité entre les deux Testaments : la liturgie relisant l'A.T. l'interprète à la lumière du Christ. D'autre part, l'A.T. reste prophétique car de nombreux hommes sont aujourd'hui encore en cheminement vers le Christ. De même l'Évangile nous prépare à entendre les écrits apostoliques où nous découvrons les fruits de la parole et des œuvres du Christ dans la vie des croyants.

On pourrait dire en conséquence que l'ordre des lectures bibliques à la messe peut varier. La tradition a privilégié l'ordre «historique» en proposant d'abord l'Ancien Testament, par contre, elle a veillé à faire apparaître la parole évangélique comme sommet de la révélation, en lui donnant la place la plus solennelle et en l'entourant de divers signes marquant le respect et la foi de l'assemblée (chant de l'Alléluia, procession du livre, lumières, encens, etc.). Plus on avance dans le Carême, plus l'attention se centre sur le Christ, et donc sur l'Évangile ; plus aussi se resserrent les liens entre écrits évangéliques et écrits apostoliques.

Suggestions liturgiques pour les dimanches de Carême

Puisque la liturgie offre aujourd'hui un cycle trisannuel de lectures bibliques, les communautés chrétiennes pourraient souligner tantôt tel aspect du mystère chrétien, tantôt tel autre, selon les textes proposés l'année en cours, mais aussi en tenant compte des circonstances pastorales particulières.

A partir des évangiles, par exemple, on pourrait vivre un Carême baptismal (année A), un Carême pénitentiel (année C) ou un Carême plus centré sur la personne du Christ (année B). A partir de l'Ancien Testament, on peut découvrir l'aventure de l'Alliance de Dieu et des hommes et en montrer l'actualité pour l'Église.

a) Carême «baptismal»

Les textes bibliques proposés pour l'année A, sont les plus proches de ceux du Carême ancien, Matthieu fournissant les évangiles de la Tentation et de la Transfiguration, et Jean les grands textes à résonnance baptismale, choisis au temps du catéchuménat des premiers siècles pour éclairer la situation des futurs baptisés. Une paroisse qui se préparerait à la célébration d'un baptême à Pâques –surtout s'il s'agit d'un baptême d'adulte– pourrait développer une catéchèse baptismale au cours des cinq semaines.

Le chrétien connaîtra l'épreuve, mais il sait que le Christ dont il est le disciple en a triomphé et lui donne dès maintenant de participer à sa victoire (1er dimanche). Sa vocation de fils de Dieu s'éclaire à la lumière de l'évangile de la Transfiguration où le Christ apparaît revêtu de la condition divine (2ème dimanche). En promettant l'eau vive à la Samaritaine et à tout croyant, Jésus fait comprendre que l'Esprit Saint reçu au baptême communique la vie même de Dieu (3ème dimanche). Dans l'épisode de la guérison de l'aveugle-né, Jésus apparaît comme celui qui donne la lumière ; le baptisé est ainsi engagé dans une vie nouvelle (4ème dimanche). Enfin, la résurrection de Lazare, signe de la résurrection de Jésus, manifeste aussi la nouveauté de vie que réalise le baptême du croyant (5ème dimanche).

b) Carême «pénitentiel»

Saint Luc est l'évangéliste de la miséricorde ; l'année C propose des textes qui invitent à la conversion et à l'accueil du pardon (du 3ème au 5ème dimanche). On veillera à respecter la démarche de l'évangéliste qui invite d'abord à rencontrer le visage de Dieu qui pardonne avant de se pencher sur la condition du pécheur. On a souvent répété ces dernières années que le pénitent chrétien était avant tout un croyant dont le regard est tourné vers celui qui l'appelle à une vie nouvelle.

Mais il ne suffit pas d'en être convaincu pour que nos attitudes expriment

concrètement cette dimension originale. Foi et conversion sont intimement liées ; les deux premiers dimanches dessinent les traits du Christ sauveur des hommes et, comme tels, sont susceptibles de nous préparer à entrer plus avant dans une démarche pénitentielle au cours des semaines qui suivent.

Une telle option pour un «Carême pénitentiel» devra s'accompagner d'un certain nombre d'initiatives pastorales : échanges en groupes, efforts de réconciliation, célébrations du pardon. En effet, le chrétien n'est pas seul devant Dieu : l'Église représente le lieu de la réconciliation avec lui.

c) Carême à la découverte du Christ

Chacune des suggestions présentées souligne certains aspects mais ne prétend pas exclure d'autres dimensions du mystère chrétien. C'est chaque année en Carême que la communauté contemple le Christ, sauveur des hommes : comment comprendre la vocation de baptisé, la condition de fils de Dieu sans cesse pardonné, sinon en fixant son regard sur Jésus Christ ? Toutefois, les textes de l'année B se prêtent à cette démarche d'une manière toute spéciale : comme un diamant dont les multiples facettes permettent petit à petit d'en saisir tout l'éclat, les divers passages évangéliques font progressivement apparaître les dimensions du mystère du Christ. En lui tout nous parle de Dieu : la force dans l'épreuve, la Transfiguration, la prophétie du Temple qui sera relevé, la mission du Fils, l'heure de celui qui ne se refuse pas à l'accomplissement de sa mission. Un tel Carême pourrait affermir la foi des chrétiens dans le contact prolongé avec le Christ, par la méditation des Écritures et la célébration du mystère du salut.

De plus, la communauté découvrirait ainsi l'actualité du mystère de Pâques en elle : si le Christ est passé de ce monde à son Père, l'Église est engagée aujourd'hui à la suite du Christ ; il lui faut accepter la mort dans l'esprit de l'Évangile et attendre que grandisse en elle la vie de Dieu.

d) Carême du Peuple de Dieu

Pourquoi ne pas centrer l'attention et la prière des chrétiens sur les relations de Dieu et de son peuple, telles qu'elles apparaissent dans les épisodes de l'Ancien Testament ? Cette histoire est la nôtre ; son actualité dépasse de loin l'intérêt historique ou archéologique. La fidélité de Dieu à son Alliance, sa présence à la vie du peuple, son amour inlassable sont autant de traits que les chrétiens peuvent reconnaître aujourd'hui. Jésus les a soulignés à loisir et en a montré la source dans la révélation de Dieu Père. Un tel Carême permettrait aux chrétiens de vivre dans une perspective dynamique : leur cheminement actuel se trouve préfiguré dans l'histoire du peuple élu qui garde toute sa dimension prophétique. Ce Carême pourrait aussi sensibi-

liser les chrétiens à l'universalité de la mission qui leur est confiée.

Le lectionnaire de semaine

Une des caractéristiques du temps de Carême tient certes dans la richesse et l'abondance des textes bibliques proposés aux assemblées de prière. Cela se vérifie aussi bien en semaine que le dimanche. Alors qu'en d'autres moments de l'année, on fait une lecture suivie de divers livres des Écritures, pendant la période du Carême et du Temps pascal, les textes sont choisis avec soin.

Les trois premières semaines proposent des péripécies extraites des évangiles synoptiques, sans ordre systématique ; les grands thèmes du Carême y sont illustrés tour à tour : exigence de charité, de la prière, du pardon, du service, de l'humilité, etc. La lecture de l'Ancien Testament est choisie pour sa relation à l'Évangile. Les deux dernières semaines donnent la parole à saint Jean dont on fait une lecture discontinuée des chapitres 4 à 11. Comme on s'y attend, l'attention se centre sur le Christ ; aussi bien les paroles que les actions de Jésus (guérisons) dévoilent progressivement la richesse de sa personne pour amener l'auditeur à poser la question «Quel est cet homme ?». Les discussions avec les Pharisiens et leur opposition croissante à Jésus rendent cette question plus urgente. On comprend que la tradition des Églises ait privilégié la lecture de l'évangile de Jean pendant une partie du Carême et tout le temps de Pâques.

Pour la célébration des messes de semaine dans des groupes particuliers qui ne se retrouvent que pour une eucharistie en dehors du dimanche, on peut choisir le formulaire de messe de la semaine qui paraît le plus approprié. Dans le cas de messes de petits groupes, les latitudes sont encore plus grandes. Cette eucharistie peut parfois faire écho à celle du dimanche précédent.

Enjeux de la liturgie dominicale

Pour beaucoup de chrétiens d'Occident, la messe dominicale demeure le seul moment de prière et d'approfondissement de la foi. Il y a là une chance à saisir, ou plutôt une responsabilité à honorer. On peut dire en général que les assemblées sont très «disponibles». Il ne faudrait pas, toutefois, que l'eucharistie soit le moment où l'on veut tout faire : une catéchèse systématique, une sensibilisation à divers engagements et actions, un temps prolongé de dialogue. Qu'il y ait place pour quelque chose de tout cela, bien sûr, mais en respectant l'originalité de la démarche de célébration de l'assemblée : la liturgie est d'abord une réunion d'écoute des Écritures, de prière, de louange et d'action de grâce.

Les chrétiens aspirent à une prière simple : chaque dimanche, l'eucharistie doit être unifiée par les lectures bibliques et l'homélie, par les monitions et les diverses interventions spontanées. Sans tomber dans le danger d'abstraction d'un thème doctrinal, il faut cependant qu'il y ait une accentuation particulière à chaque messe dominicale de Carême, que l'assemblée reparte avec une nourriture solide et simple.

D'autre part, il faudra veiller à la progression d'un dimanche à l'autre pour que les chrétiens découvrent la vie évangélique comme une marche vers le Christ ; les dimanches de Carême sont montés vers Pâques et appelés à une authenticité chrétienne de plus en plus grande. Pour assurer cette progression, la monition d'ouverture du prêtre ne doit pas être négligée ; elle peut aider à faire le lien avec le message biblique du dimanche précédent, avec la vie pastorale de la semaine, etc.

L'équilibre entre l'écoute de la Parole dans une attitude d'émerveillement, et les exigences de la vie chrétienne et de l'engagement, est sans cesse à rechercher. L'homélie représente le lieu principal de cette recherche. Il serait intéressant de s'interroger sur le style des homélies d'une année ; on y découvrirait des tendances diverses. Il y a trois aspects principaux de la parole homilétique : elle aide à la découverte du mystère du salut (révélation) ; elle met au clair les exigences de la vie de foi, en rapport avec les personnes et les situations de ceux qui sont rassemblés ; elle introduit à la célébration eucharistique proprement dite, faisant percevoir comment l'action eucharistique est déjà réalisation du salut annoncé dans la parole révélée. Selon son tempérament spirituel et ses responsabilités pastorales, l'homéliste risque de tomber dans le moralisme — une réflexion sur l'engagement qui ne s'enracine pas dans la découverte émerveillée du salut — ou dans le dogmatisme — une réflexion abstraite sur les « vérités chrétiennes », qui n'introduit pas à la rencontre interpersonnelle et néglige de souligner comment la foi peut se vivre aujourd'hui dans diverses attitudes. Saint Paul est un maître sûr en la matière ; ses exhortations et ses réflexions morales sont intimement rattachées à la découverte du mystère du Christ.

La participation de tous à la célébration doit être recherchée sans cesse : dans une eucharistie de type paroissial où tous se retrouvent, petits et grands, jeunes et vieux, il faut que chacun se sente accueilli et se trouve à l'aise ; offrir aux jeunes l'animation d'une de ces messes, ménager des moments pour les interventions de la chorale seule, donner aux enfants l'occasion d'exprimer leur découverte soit dans une liturgie de la parole séparée soit dans la grande assemblée, tout cela vise un même but : non pas occuper un public de plus en plus exigeant, mais favoriser une démarche de foi au sein d'une assemblée où tous se reconnaissent frères. C'est une tâche sans cesse à reprendre ; car il n'existe pas de démarche universelle pour trouver un style de présence et de relation fondé sur la conviction d'être rassemblés par Dieu pour vivre en frères.

NOTES

1. Ainsi à Notre-Dame de Paris.
2. Ainsi la paroisse Saint Louis d'Antin à Paris.
3. Pour ce qui est de la genèse du Carême romain on se reportera aux travaux désormais classiques de A. CHAVASSE, par exemple *La structure du Carême et Les lectures des messes quotidiennes dans la liturgie romaine*, dans *La Maison Dieu* N° 31, et *L'Église en prière*, Desclée 1961, pp. 701-713. On trouvera aussi des indications dans *Assemblées du Seigneur* (1ère série) N° 21 (*Temps de la septuagésime et du Carême*), principalement l'étude de A. AUBRY.
4. La liturgie actuelle du Carême est présentée dans divers documents officiels, *Ordo Lectionum missae*, ed. Typica, Typ. pol. Vat. 1969 ; *Calendarium Romanum. Le lectionnaire français* fascicule T (Temporal) donne une analyse des lectures dominicales de Carême (ed. Desclée-Mame ou Droguet - Ardant). Diverses études sur le lectionnaire dominical ont paru en français. La plus récente est sans doute celle du *Bulletin national de liturgie* (Montréal), *Le lectionnaire du dimanche*, N° 45, mai-juin 1974 (vol. 8) Deux études plus brèves donnent les grandes options du lectionnaire : *La Maison Dieu*, N° 99 et *Assemblées du Seigneur* N° 3 (nouvelle série).
5. Les introductions et notes des missels des fidèles fournissent parfois des indications précieuses par exemple *Le missel du dimanche* (P. JOUNEL) Desclée, Tournai, 1971, pp. 449-451.



Année A

Année B

Année C

I	1	Gn 2, 7-9; 3, 1-7 La création de l'homme. Le péché.	4	Gn 9, 8-15 Dieu fait une alliance avec l'homme.	7	Dt 26, 4-10 La profession de foi du peuple d'Israël.
	2	Rm 5, 12-19 Là où le péché s'était multiplié, la grâce a surabondé.	5	1 P 3, 18-22 L'eau du baptême nous sauve de nos péchés.	8	Rm 10, 8-13 La profession de foi en Jésus Christ.
	3	Mt 4, 1-11 La tentation de Jésus.	6	Mc 1, 12-15 Jésus au début de sa mission.	9	Lc 4, 1-13 La tentation de Jésus.
II	10	Gn 12, 1-4a La vocation d'Abraham.	13	Gn 22, 1-2, 9a, 10-13, 15-18 Dieu met Abraham à l'épreuve et lui renouvelle ses promesses.	16	Gn 15, 5-12, 17-18 L'alliance de Dieu avec Abraham.
	11	2 Tm 1, 8b-10 Dieu nous appelle à connaître sa gloire.	14	Rm 8, 31b-34 Le sacrifice du Fils.	17	Ph 3, 17 - 4, 1 Le Christ nous transfigure.
	12	Mt 17, 1-9 La Transfiguration.	15	Mc 9, 2-10 La Transfiguration.	18	Lc 9, 28b-36 La Transfiguration.
III	19	Ex 17, 3-7 Par Moïse, Dieu donne l'eau à son peuple.	22	Ex 20, 1-7 Dieu donne sa Loi par Moïse.	25	Ex 3, 1-8a, 13-15 Le Dieu Sauveur se révèle à Moïse.
	20	Rm 5, 1-2, 5-8 «L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs».	23	1 Co 1, 22-25 Sagesse du monde et folie de la croix.	26	1 Co 10, 1-6, 10-12 Les leçons de l'Exode : appel à la conversion.
	21	Jn 4, 5-42 La Samaritaine et le don de l'eau vive.	24	Jn 2, 13-25 La prophétie du Temple relevé en trois jours.	27	Lc 13, 1-9 Sans cesse, Dieu nous invite à nous convertir.
IV	28	1 S 16, 1b, 6-7, 10-13a Dieu choisit David comme roi de son peuple.	31	2 Ch 36, 14-16, 19-23 Châtiment et pardon : l'exil et le retour.	34	Jos 5, 9a, 10-12 L'arrivée en Terre Promise et la célébration de la Pâque.
	29	Ep 5, 8-14 Vivre dans la lumière.	32	Ep 2, 4-10 Par grâce, Dieu nous fait revivre.	35	2 Co 5, 17-21 Réconciliés avec Dieu par le Christ.
	30	Jn 9, 1-41 L'aveugle-né.	33	Jn 3, 14-21 Dieu a envoyé son Fils pour sauver le monde.	36	Lc 15, 1-3, 11-32 Parabole du père et de ses deux fils.
V	37	Ex 37, 12-14 Le peuple mort va revivre.	40	Jr 31, 31-34 La nouvelle Alliance.	43	Is 43, 16-21 Promesse du nouvel Exode.
	38	Rm 8, 8-11 «Celui qui a ressuscité Jésus vous donnera la vie».	41	He 5, 7-9 La soumission du Christ, cause du salut éternel.	44	Ph 3, 8-14 Renoncer à tout pour être avec le Christ.
	39	Jn 11, 1-45 Mort et résurrection de Lazare.	42	Jn 12, 20-33 Jésus voit arriver son heure.	45	Jn 8, 1-11 La femme adultère.
VI RAMEAUX	46	Mt 21, 1-11 Entrée messianique du Seigneur à Jérusalem.	47	Mc 11, 1-10 ou Jn 12, 12-16 Entrée messianique du Seigneur à Jérusalem.	49	Lc 19, 28-40 Entrée messianique du Seigneur à Jérusalem.
	1. Procession					
	2. Messe	50	Is 50, 4-7	Le Serviteur de Dieu accepte ses souffrances.	53	Mc 14, 1 - 15, 47 La Passion.
	51	Ph 2, 6-11	Abaissement et glorification de Jésus.	54	Lc 22, 14 - 23, 56 La Passion.	
	52	Mt 26, 14 - 27, 66 La Passion.				

1. Bulletin national de liturgie (Montréal), n° 45, mai-juin 1974, *Le lectionnaire du dimanche*, pp. 162-163.



JEUNE, AUMONE, PRIERE

PAR MICHEL GALLERAND

Responsable du secteur urbain de Montargis

«A chacun d'examiner sa conscience qui a une voix nouvelle pour notre époque». Cette parole de Paul VI dans sa lettre *Populorum progressio* de Pâques 1967, peut servir de fil d'Ariane pour une recherche actuelle sur le jeûne, l'aumône et la prière. Ces trois éléments, auxquels toute la tradition religieuse attache tant d'importance, et qui sont comme la toile de fond du Carême chrétien, apparaissent, eux aussi, sous un jour nouveau.

Alors que les fidèles, selon un premier regard du moins, laissent de côté ces pratiques, on voit renaître les deux premières mais dans un contexte tout différent, qu'on pourrait qualifier de «sécularisé». Demandons-nous donc ce que signifient et ce manque d'intérêt des croyants et ce renouveau ailleurs.

Trois réflexions nous guideront dans cette étude :

- Regard sur ce que vivent autour de nous des hommes, en fait de jeûne et d'aumône ; essai d'interprétation.
- Quel rapport ce donné (ce vécu) entretient-il avec le vrai projet d'une ascèse chrétienne ?
- Reconnaître et célébrer l'Esprit dans ce qu'il pousse ainsi les hommes à vivre, est-ce possible et souhaitable dans la prière d'aujourd'hui ?

Un regard sur ce que vivent des hommes

Le jeûne

Un paradoxe apparent : à l'heure où beaucoup de croyants négligent le jeûne, d'autres prennent le relais !

Bien sûr, de nombreux chrétiens continuent à se priver de nourriture à l'occasion de leur préparation aux fêtes pascales. Pourtant, en de nombreuses régions, ou plus encore en de nombreux milieux socio-économiques marqués par la non-croyance, on ne le fait plus. Si le Vendredi saint comporte encore parfois l'abstinence de viande, le mercredi des cendres passe tout-à-fait inaperçu. Et grand nombre de ceux qui posent un geste, ne le font guère que pour éviter de durcir leur prise de distance par rapport à l'Église. Peu veulent manifester par là une conviction bien motivée.

Dans les régions non évangélisées (ou mal évangélisées) on ne peut que

constater la disparition massive de cette «pratique». Si d'aventure des travailleurs étrangers y restent fidèles — tels les Portugais ou plus encore les Maghrébiens ou les Turcs — ils ne suscitent guère qu'une réaction d'étonnement, voire de tolérance mêlée de quelque condescendance : «Ils en sont encore là !» Mais on les comprend, et on accepte leurs pratiques comme une survivance des coutumes de leur pays.

La transformation radicale des usages et le déplacement des centres d'intérêt n'ont pu que renforcer l'abandon général du jeûne : le Vendredi saint est sûrement plus marqué par le premier jour du rush pascal et l'opération «primevère» que par le souvenir de la Passion du Christ, même si la radio ou la télévision diffusent, ces jours-là, un programme sélectionné !

Or, au moment où l'on constate cette désaffection massive pour le jeûne traditionnel et sa signification quant à la foi, on assiste parallèlement à une prolifération étonnante de «grèves de la faim». Même si le terme est modifié le plus souvent, il s'agit bien d'un refus de nourriture, d'un jeûne. Et on parle, en fait aussi, de «jeûneurs» qui d'ailleurs s'établissent souvent dans une église ou dans un local cultuel. Au reste, la rigueur qu'on s'impose est infiniment plus grande que celle du jeûne de Carême.

Est-il possible d'analyser ce phénomène et de discerner ce qu'il révèle, ce qu'il met en jeu ?

On est d'abord frappé par une volonté extrêmement forte de contester l'ordre établi, en tout ou en partie. Des personnes, d'âges divers bien sûr, mais le plus souvent des jeunes, refusent quelque exigence que leur imposent les lois ou les conventions sociales.

Si elle émane parfois d'un isolé, cette contestation est plus habituellement celle d'un groupe et suppose pratiquement toujours le soutien d'une équipe, d'une organisation, voire d'un parti politique ; en tout cas, quelques personnes amies ou concernées, se chargent d'alerter l'opinion publique.

Car sauf rarissimes exceptions, cette contestation de l'ordre établi, se veut spectaculaire. Elle s'inscrit donc dans un rapport de forces, dans un climat de luttes pour la justice. A ce qu'ils considèrent comme une agression dont ils sont les victimes, les grévistes de la faim répondent par une mobilisation (qui se voudrait générale) de cette force que représente le sentiment de la collectivité sociale. Et, de fait, c'est un pari souvent couronné de succès : les responsables de la situation incriminée ou les tenants du pouvoir laissent rarement la manifestation se poursuivre jusqu'à l'extrême : l'hospitalisation, par la force, des grévistes exténués. Par tous les moyens en leur pouvoir, sans oublier l'expulsion violente des locaux où la publicité reste possible, ils tentent d'en atténuer l'efficacité.

En effet, l'impact de telles manifestations sur nos contemporains s'avère

très important. La grève de la faim apparaît à beaucoup comme le signe irréfutable de la sincérité de ceux qui s'y soumettent.

Quelques remarques paraissent donc s'imposer :

- Dans notre monde tel qu'il est, la sincérité de l'homme envers lui-même, envers sa conscience, envers ses options, représente une «valeur» qui garde toujours son caractère d'absolu, force l'admiration, entraîne la sympathie, provoque même un soutien effectif. Mais elle ne paraît pas, pour autant, aboutir à des résultats positifs ! On connaît peu de lois modifiées par de telles actions.
- Dans un monde qu'on dit matérialisé, le témoignage d'une foi, le cri d'une conscience, ne laissent pas indifférents. Une minorité qu'on aurait grand tort de sous-estimer, se laisse au moins interpeller. Mais non par un discours étranger : par un geste qui manifeste la profonde cohérence entre des aspirations à la justice, à la paix, à des actions «non-violentes» par exemple, et l'agir quotidien de la personne. Des hommes, des femmes, adultes ou jeunes, qui prennent des risques non négligeables pour leur santé, font, en quelque sorte, la preuve qu'ils «croient» à ce qu'ils proposent à la réflexion des autres.
- D'où cette troisième remarque : pour être prise au sérieux et prendre valeur de témoignage, de «question», une foi doit risquer. Elle doit compromettre l'homme tout entier. Pour reprendre un langage plus familier, elle doit se montrer «motivée». Et il semble bien que telle soit l'interrogation posée au croyant. Quelles sont les raisons profondes de nos gestes de refus ou d'ascèse ? Comment pouvons-nous échapper à cette critique que nous nous privons pour rien, par pur mépris des choses humaines, voire par quelque esprit de marchandage, d'échange de ces valeurs, regardées comme fausses et sans réalité, contre les «vraies», celles de l'au-delà ? Pour être crédible, la foi ne doit, en aucune manière, donner l'impression que celui qui la professe méprise ce dont il se prive.

L'aumône

Si, dans une certaine analyse, nous découvrons que le jeûne, tel que le pratiquent les grévistes de la faim, est un geste spectaculaire qui veut contester l'ordre social, l'aumône elle aussi n'est-elle pas devenue «sécularisée» ?

Elle tient, en effet, une place fort importante du moins dans les sociétés occidentales. Il est difficile d'énumérer et plus encore de décrire dans le détail, les formes multiples qu'elle revêt aujourd'hui. Nous n'en retenons que quelques-unes qui semblent plus caractéristiques.

Chaque année, plusieurs «campagnes nationales de solidarité» sollicitent le public. De l'enfance malheureuse à la lutte contre le cancer, en passant par les vieillards ou les handicapés, nous sommes invités à apporter une offre frande bénévole. Les mass-média, les organismes les plus officiels — Croix-Rouge, secrétariats de mairie, préfectures, écoles — sont mobilisés. Et personne n'oublie d'ailleurs les sorties de messes dominicales !

L'importance des sommes recueillies montre qu'un large public donne son accord. Pourtant, des réticences, voire des protestations violentes, se font entendre chaque fois. A d'aucuns, ces collectes apparaissent comme un moyen trop facile pour les responsables des finances publiques, d'esquiver la prise en charge sérieuse de quelques problèmes urgents, pourtant de leur ressort. Pour beaucoup même, ces quêtes sur la voie publique, officiellement autorisées sinon recommandées chaleureusement, constituent des manœuvres de diversion. Elles visent à donner aux citoyens bonne conscience et, partant, les démobilisent et les détournent de chercher, par l'action politique, la satisfaction des exigences strictes de la justice, une remise en question radicale de l'actuelle répartition des biens ou des bénéfices de cette expansion économique, devenue le moyen essentiel du salut de l'homme. Ainsi contribuent-elles à maintenir l'ensemble des citoyens dans une attitude a-politique, dont chacun sait qu'elle fait le jeu de ceux qui détiennent l'avoïr, le savoir et le pouvoir.

On formule encore d'autres critiques : par exemple, remise en cause de l'aide aux pays en voie de développement. Même lorsque celle-ci ne fait pas appel à la charité publique mais procède de l'impôt, on se préoccupe fort de la destination effective des sommes versées. Le poids financier des organismes de collecte ou de répartition est lourd, exagérément disent certains. Et surtout, il n'est pas évident que les bénéficiaires en soient ceux qui en ont le plus besoin. Ne dit-on pas — et ce n'est pas toujours, hélas, une simple boutade — qu'il s'agit de prendre l'argent des pauvres des pays riches, pour le donner aux riches des pays pauvres ? Au surplus, bien des formes d'aide aux pays du Tiers-monde se présentent sous forme d'investissements rentabilisés. Ceux-ci ont souvent l'effet concret d'augmenter le décalage entre assistés et assistants.

Objection plus fondamentale encore : même faite dans les meilleures conditions, même lorsqu'elle aboutit bien jusqu'aux plus nécessiteux, l'aumône établit entre les uns et les autres des relations difficilement supportables.

D'abord, tout dépend de la décision arbitraire de ceux qui détiennent et monopolisent les biens. Toute initiative revient aux possédants, nations ou individus. Ils n'ont à reconnaître aucun «droit» à ceux qu'ils traitent en «solliciteurs». Ainsi sont-ils placés, en face d'eux, dans une attitude dominatrice. Et ils vont souvent jusqu'à prétendre contrôler eux-mêmes l'usage de leurs «dons».

Ce n'est là qu'un aspect de rapports profondément immoraux qui s'établissent et se renforcent par le truchement de l'aumône. D'un côté, des hommes libres qui se trouvent dans des régions devenues riches et qui ne sont responsables, en aucune manière, d'y être nés, et de l'autre, des hommes enchaînés, «aliénés», par des conditions socio-économiques, dans lesquelles ils ne sont, eux non plus, pour rien ! Il y a là une sorte d'injustice que la qualification de «naturelle» ne suffit pas à légitimer. Que signifierait donc pour l'homme être intelligent si ce n'était pour dominer la nature ? Au reste, une connaissance plus approfondie des réalités physiques ou psychologiques ne nous a-t-elle pas fait mieux saisir que les mécanismes dits naturels sont parfaitement aveugles, et ne contribuent pas d'eux-mêmes au bonheur du plus grand nombre ?

L'aumône risque donc fort de perpétuer des situations de fait qu'on ne peut accepter. D'autant plus qu'elle évite mal d'être profondément humiliante. La condition d'assisté ne peut être vécue sans une dégradation de la personne. Comment ne se sentirait-il pas récusé dans sa dignité d'être libre et maître de son destin, celui qui n'a pu ou su gagner par son propre travail ce que d'autres viennent lui donner en cadeau ? Accepter, n'est-ce pas d'abord avouer son échec ? Ou reconnaître son imprévoyance ? Ainsi une relation va s'établir entre celui qui reçoit et celui qui donne, dans laquelle la personne humaine est gravement affectée. Du reste, l'espèce de suffisance orgueilleuse, dont le donateur pense toujours s'être gardé, n'est pas plus humanisante que le sentiment d'impuissance, de dépendance, d'insécurité qui pèse sur le destinataire !

Sans compter qu'il conviendrait sans doute de se demander avec sérieux d'où vient la «fortune» de ceux (individus aussi bien que collectivités nationales ou socio-économiques) qui détiennent ces biens qu'ils prétendent redistribuer selon leur gré. Sans vouloir les accabler sous un sentiment complexe de culpabilité, ne faut-il pas d'abord qu'ils vérifient comment ils se sont appropriés ces réalités matérielles. Qu'on pense seulement aux ressources énergétiques, on ne pourra plus éluder la question. Est-il tout-à-fait faux d'affirmer que la prospérité des nations dites développées et des grandes sociétés industrielles s'est bâtie historiquement grâce à l'existence d'une catégorie de travailleurs sur-exploités ? Qu'on songe aux esclaves africains importés en Amérique, au sous-prolétariat du siècle dernier en Europe, pour ne pas parler de la main d'œuvre étrangère dans nos pays.

Dans ces conditions, comment s'étonner que l'aumône apparaisse comme une indignité à la masse des populations laborieuses, et que leur première revendication soit celle de la justice traduite dans un autre système de répartition des profits ? C'est dire qu'il ne s'agit plus de solliciter ou de proposer des secours, mais d'exiger un droit qui n'est pas encore reconnu.

Nous pouvons donc, ici aussi, faire quelques remarques.

- Parler d'aumône aujourd'hui, c'est aller à contre-courant de l'appel profond de la conscience humaine, même si l'urgence de la nécessité de l'heure contraint à dépasser la révolte intérieure pour sauver ceux que menace la mort par la faim, à côté du gaspillage de tant d'autres.
- Pour généralisée et institutionnalisée qu'elle soit, l'aumône ne peut plus apparaître aujourd'hui que comme un pis-aller, comme une survivance de situations d'injustice profondément dégradantes.
- Ainsi, l'aumône ne peut-elle plus jamais être dissociée d'une action commune pour la justice, pour la restructuration des systèmes économiques et sociaux à l'échelon de la planète. C'est-à-dire sans une participation sérieuse au combat politique.

2. Dans ce vécu, l'ascèse chrétienne

Le chrétien est un homme, un homme qui vit. Sa foi n'est pas une idéologie particulière ni une dépersonnalisation. Il participe aux mentalités, aux recherches, aux questions de tous ses contemporains. Toutefois, le lien qu'il a personnellement noué avec Jésus Christ, la Bonne Nouvelle pour lui référence essentielle, lui offrent des repères critiques. Un projet éducatif de la foi, élaboré naguère par l'*Aumônerie catholique de l'enseignement public* en France se représentait l'Église comme «communauté critique, prophétique et qui prie». Le premier impact de la foi serait donc ce «regard critique». Ce qui ne consiste pas à prendre ses distances par rapport à la vie de chacun, mais à tenir compte de l'appel particulier auquel tout croyant se doit de porter attention. C'est donc ainsi que nous allons considérer le jeûne et l'aumône, tels que nous les vivons aujourd'hui avec nos amis, qu'ils fassent ou non une place à Jésus Christ dans leur vie.

Vécu comme signe de la sincérité d'une foi, quel rapport le jeûne pratiqué par les grévistes de la faim entretient-il avec l'ascèse traditionnelle ?

A priori, on dirait qu'il s'agit de deux choses toutes différentes. Voire ! Sans doute, l'ascèse chrétienne a-t-elle été vécue par beaucoup comme une sorte de «pénitence» au sens le plus étroit du mot : expiation, réparation, par une souffrance imposée, d'un plaisir qu'on n'aurait pas dû se permettre. Serait-ce suspecter tout plaisir de désordre ou en tout cas de danger ? Vue ainsi, l'ascèse ne revêt-elle pas un caractère quelque peu masochiste ? N'apparaît-elle pas comme une auto-punition, révélatrice de quelque complexe de culpabilité mal dépassé ?

Plus marqués qu'ils ne le pensent par une spiritualité doloriste — ou même par le jansénisme — tous les chrétiens sont-ils bien libérés de cette

vision ? Le plaisir ne se justifie-t-il pas encore pour bien des gens seulement comme moyen en vue d'une fin ? N'est-ce pas ce qui se trouve implicitement dans telle ou telle réaction devant la sexualité : le plaisir n'est permis que dans une certaine perspective finalisée. Sa signification comme signe de l'amour ne se fait jour que très lentement.

Il faut cependant bien noter que si ces conceptions se font plus rares chez les chrétiens, elles ont bel et bien disparu de la mentalité de la masse des hommes d'aujourd'hui. Encore qu'à certains moments dramatiques de la vie, elles resurgissent du fond de l'inconscient. Il n'est donc pas étonnant que beaucoup de psychologues subodorent dans le jeûne chrétien ce réflexe d'auto-punition dont leur thérapeutique tend précisément à libérer l'homme en vue de l'épanouissement de sa personne.

Serait-ce alors un contre-sens de relier cette revendication contemporaine à la parole évangélique : « Quand tu jeûnes, lave-toi la tête et parfume ton visage » ? C'est-à-dire de renouveler aujourd'hui nos raisons de vivre une ascèse ?

La grève de la faim, telle que la mènent nos contemporains, nous donne une lumière : il s'agit d'un langage. Des hommes ont quelque chose à dire de si important — mais aussi de si difficile à faire passer, à faire entendre — qu'il leur faut trouver un cri plus violent qui s'impose à l'attention et à la conscience des autres. Ce cri, ils le traduisent par le refus, par l'attitude du trouble-fête. Dans cette fête permanente de la jouissance qu'est de plus en plus la vie de nos sociétés, ils protestent contre l'oubli de ce qui est pour eux plus essentiel que la vie. Ils témoignent d'une raison supérieure de vivre.

Le jeûne du chrétien peut-il aujourd'hui, s'apparenter à cette attitude ? Un renouvellement de ses motivations pourrait y contribuer à certaines conditions.

Dans l'annonce annuelle du Carême, on peut imaginer de provoquer les chrétiens à une réflexion : qu'ils aillent au-delà de l'aspect « pénitentiel », pour prendre conscience du jeûne comme langage de la foi.

Et d'abord, bien sûr, comme une parole dite à Dieu en Jésus Christ. Le chrétien se veut libre, maître de ses impulsions, capable de faire des choix fondamentaux. Par une privation de la satisfaction d'un besoin élémentaire et impérieux, il veut reprendre à son compte, sous un certain aspect, cette attitude de Jésus Christ que Paul nous fait contempler : « Le Christ Jésus n'a pas voulu revendiquer d'être pareil à Dieu. Mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes » (Ph 2,6ss).

Par sa privation, le chrétien pourrait-il exprimer librement son rejet d'une civilisation, d'un mode de vie, d'un monde qui ne cesse de secréter, de « cano-niser » les inégalités sociales, dont précisément l'un des signes est que « l'un

est ivre, tandis que l'autre a faim » ?

Peut-être aussi faut-il souhaiter que la communauté chrétienne, là où elle existe, invente le moyen de manifester aux frères parmi lesquels elle s'enracine, ce qu'elle entend signifier par son jeûne. Ce qui suppose qu'on renonce au caractère purement individualiste et moralisateur de cette pratique. Une proposition qui paraît peut-être irréaliste : durant un Carême, une Semaine sainte - ou durant les deux jours où le jeûne est encore « de règle » - tâcher de vivre avec la ration de calories dont disposent les plus démunis des gens qui vivent, qui survivent, dans les pays en voie de développement.

Mais alors, il faut que le jeûne soit spectaculaire ? Et que faites-vous de la parole : « Toi, quand tu jeûnes, ... ne montre pas aux hommes que tu jeûnes, mais seulement à ton Père qui est dans le secret... » Allons, réformons nos mentalités : c'est l'esprit qui est vie. Si nous croyons que l'Église a une mission prophétique, si nous sommes persuadés qu'en Église nous avons quelque chose à nous dire les uns aux autres, il nous faut aussi inventer le moyen de proclamer cette solidarité avec les plus pauvres des hommes, marque de Jésus Christ et de ceux qui veulent prendre au sérieux la Parole qu'est sa Vie.

Et pour une fois, le partage du pain eucharistique ne pourrait-il, accompli à l'heure d'un repas, en tenir lieu ?

Au demeurant, tout ne serait pas dit ainsi ! Le cri des chrétiens se fera d'autant plus entendre qu'il ne restera pas isolé. Il est essentiel qu'ils se montrent plus attentifs à joindre leur voix à celles qui, déjà, appellent. Bien sûr avec le discernement de la foi. Et dans la liberté de leur idéologie propre. Mais aussi sans aucune mauvaise conscience !

Il est d'ailleurs très symptomatique que les grévistes de la faim aient si souvent recours aux locaux confessionnels. Si la volonté de trouver un public favorable y est un peu pour quelque chose, n'est-ce pas aussi une manière de reconnaître la fonction prophétique d'une Église ? Représenter, pour des frères, un « espace de liberté » où soit contestée cette inégalité des hommes devant les besoins les plus élémentaires ne voudrait-il pas dire que « l'heure vient ou vos fils et vos filles prophétiseront » ?

Que de tels jeûnes ne soient plus menés dans le cadre liturgique du Carême, mais à l'occasion de quelque requête importante de la vie ne serait pas trop grave si l'Église se sentait ainsi provoquée à sortir d'elle-même, de son ghetto spirituel. Pourvu, toutefois, que les chrétiens n'oublient pas de célébrer là-dedans le Passage de la mort à la vie. Pourvu qu'ils relisent alors sérieusement la Parole : « Est-ce là un jeûne qui me plaise, le jour où l'homme se mortifie ? Courber la tête comme un jonc, s'allonger sur le sac

et la cendre ? Est-ce là ce que tu appelles un jeûne, un jour agréable à Yahvé ? Ne savez-vous pas quel est le jeûne qui me plaît ? Oracle du Seigneur Yahvé : Rompre les chaînes injustes, délier les liens du joug ; renvoyer libres les opprimés, briser tous les jugs ; partager ton pain avec l'affamé, héberger les pauvres sans abri, vêtir celui que tu vois nu » (Is 58,5-7).

On imagine aisément ce que signifierait aux hommes d'aujourd'hui toute une communauté chrétienne annonçant un jeûne de solidarité avec des travailleurs en grève pour obtenir de plus justes conditions de travail, ou avec des Africains pour un logement humain, ou avec un personnel hospitalier révolté par les insuffisances de l'équipement des salles de vieillards !

Peut-on dire qu'on s'achemine vers cette rénovation du jeûne chrétien par les « carêmes de partage » ? On ne peut le penser que si les fidèles affinent leur attention et leur discernement, afin de mieux repérer les signes de l'Esprit en dehors même de l'Église. Et s'ils cessent d'avoir peur de la dimension politique et de ses répercussions dans la vie de la communauté de foi. Car, de nos jours, une Église n'est crédible que si elle s'engage et donc si elle prend des risques. « Qui aime sa vie la perdra », ne s'applique pas moins à une Église qu'à des individus ! Et seul celui qui ne fait rien garde toujours les mains propres. Mais, au fait, a-t-il des mains ?

Tout cela ne s'avère possible que dans un climat de vérité, de sincérité. A cette condition seulement, l'Église sera « communauté critique, prophétique et qui prie. »

Si le jeûne peut prendre une authentique valeur d'expression de la foi en Jésus Christ, en participant à celui que vivent des hommes pour des motivations très diverses, qu'en est-il de l'aumône ?

Une première analyse : dans la conscience du chrétien, pourquoi l'aumône ? Ici encore, nous repérons fréquemment attitudes et motifs individualistes. On ne retient alors qu'une seule parole : « Faites-vous donc des amis avec l'argent malhonnête ! Amassez-vous des trésors dans le ciel ».

Il est évident que faire l'aumône pour se ménager une meilleure récompense dans la vie éternelle, consiste à se situer peu ou prou comme un utilisateur de la pauvreté des autres, à accepter comme normale une forme sociale bien déterminée qui canonise les hiérarchies humaines.

On pourrait faire une réflexion identique à l'égard de ceux qui majorent, en la sortant de son contexte, cette autre parole : « Des pauvres, il y en aura toujours parmi vous. »

Enfin, ceux qui ne partagent pas leur foi regardent toujours avec étonnement certaines motivations de chrétiens quand ils « font la charité ». Pour tant d'amis incroyants, les choses sont plus simples : il ne peuvent être heu-

reux si quelqu'un souffre auprès d'eux !

Il se trouve, quand on y regarde de plus près, que ces motivations dites chrétiennes ont probablement renversé l'ordre des choses. L'aumône y est présentée du point de vue du riche, de celui qui a quelque chose à donner. Ce que, précisément, l'évangile de Luc nous invite à reconsidérer. Au ch. 10, on pose à Jésus une question très personnelle : « Maître, que dois-je faire pour avoir en partage la vie éternelle ? » C'est la question-type du croyant dont le projet est d'abord son propre salut. A cet homme plein de bonnes intentions, Jésus propose un retournement, dans la parabole de l'homme et des voleurs : « Lequel des trois s'est montré le prochain de l'homme qui était tombé sur les bandits ? » C'est bien lui dire, nous dire : l'important ce n'est pas toi, toi et ton salut : l'important, c'est l'autre, le pauvre et son salut !

Dès lors, il convient de considérer avec plus d'attention quelques formes actuelles de l'aumône qui tentent d'éviter cette erreur que dénoncent tant de nos amis : humilier celui qu'il faut pourtant assister de toute urgence.

Qui ne connaît aujourd'hui l'entreprise étonnamment surgie de « l'insurrection de la charité » pendant l'hiver 1954 ? Naturellement, et c'est une leçon à ne pas oublier, cette mobilisation de l'opinion publique ne pouvait prendre le temps, au premier jour, de soulever des questions alors oiseuses. Il fallait, immédiatement, nourrir et loger ceux qui avaient froid et faim. La nécessité l'emportait sur la dignité, hélas ! Mais on sait aussi combien rapidement et avec quelle énergie, le mouvement s'est efforcé de rendre aux deshérités les moyens de prendre eux-mêmes en mains leur destin, de sortir de la condition d'assistés pour aboutir à l'aide mutuelle. Des pauvres qui se prennent en charge les uns les autres, qui s'organisent entre eux pour trouver des moyens de vivre, sont aussi des hommes qui retrouvent un sens à leur vie, avec leur dignité de personnes.

Assez proches de cette manière de faire se trouvent les micro-réalisations du *Secours Catholique*, qui semblent bien, elles aussi, promouvoir cette libération des personnes. Creuser un puits, monter une pompe solaire, c'est faire en sorte que les paysans des régions désertiques puissent désormais gérer eux-mêmes leur propre économie.

Plus qu'un redressement, on peut voir là une conversion des mentalités. Le possédant ne se considère plus comme propriétaire légitime des biens dont il dispose. Il commence d'entrevoir la radicalité du changement proposé par Jean XXIII dans l'encyclique *Mater et magistra* : « De nos jours, les grandes et moyennes entreprises obtiennent fréquemment en de nombreuses économies, une capacité de production rapidement et considérablement accrue, grâce à l'auto-financement. En ce cas, nous estimons pouvoir affirmer que l'entreprise doit reconnaître un titre de crédit aux travailleurs qu'elle emploie, surtout s'ils reçoivent une rémunération qui ne dépasse pas le salaire minimum »

(N° 81) Cette affirmation proprement révolutionnaire des droits des travailleurs à bénéficier de l'expansion fruit de leur peine, comment ne devrait-on pas l'étendre aux droits des prolétaires des pays sous-développés, dont les richesses fondent souvent la puissance économique des autres ? Mais quelle « conversion » des mentalités cela ne suppose-t-il pas !

Quelques conclusions viennent alors à l'esprit.

- Accepter que nos droits sur des biens qu'on possède (et qu'on croit légitimement acquis) soient remis en question, représente une exigence très « ascétique » mais qui se situe dans le droit fil de l'Évangile.
- Paul rappelle aux Philippiens l'agir de Jésus Christ : « Il s'est dépouillé ». Qu'aurait d'évangélique une aumône qui ne passerait pas par ce dépouillement, qui n'accepterait donc pas une manière de redistribution des biens acquis ?
- Ce que, par fidélité à l'amour de Jésus Christ, les chrétiens n'ont pas toujours entrepris, d'autres le tentent en ce monde. Les chrétiens sauront-ils discerner là, un rappel d'un Dieu qui ne s'avoue jamais vaincu devant l'abandon des hommes ?

3. Accueillir et célébrer l'Esprit, prière du chrétien aujourd'hui ?

Au terme de cette recherche, de cet essai de redécouverte du jeûne et de l'aumône dans la vie des hommes d'aujourd'hui quelle sera la prière du chrétien ?

Dans la contestation d'un certain ordre social à travers le jeûne des grévistes de la faim, comme dans la remise en ordre qu'exige la solidarité avec les pauvres quels qu'ils soient, la prière est-elle superflue ou indispensable ?

La prière ... Quelle prière ? « Au scandale ou à la risée de l'homme moderne, une partie, à vrai dire de plus en plus réduite de notre liturgie, continue à demander à Dieu ce que le paysan demande à l'engrais : un salut cosmique qui fait de Dieu le suppléant de nos insuffisances ». Cette parole de Mgr Pailler dans son rapport à l'Assemblée plénière de l'épiscopat français en 1968, met en lumière quelques questions autour de la prière.

Car s'il est vrai que les chrétiens ne demandent plus à Dieu ce « salut cosmique » que la technique a remis au pouvoir de l'homme, ne continuent-ils pas à prier pour le changement des cœurs ? Salut psychologique ? Que nous ne remettons à Dieu que parce que nous ne dominons pas (encore) ce genre de phénomènes ? Où est la différence ?

A vrai dire, l'homme peut-il réellement prier tant qu'il n'a pas fait cette expérience que Dieu est « inutile » ? Une comparaison éclairera ce point de

de vue. Pendant toute une période de son existence, l'homme dépend de ses parents. L'enfant vit donc avec ceux qui lui donnent tout, dans une relation ambiguë. Il ne peut jamais être pleinement désintéressé. Aussi longtemps qu'il est enfant. Mais quand il devient adulte, il prend progressivement conscience qu'il n'a plus besoin d'eux. Ses relations vont se modifier sans cesse pour autant. De même, les parents, laissant sa pleine autonomie à leur enfant, se réjouissent de le voir enfin adulte : leur œuvre est achevée. Ils n'ont plus à décider pour lui. Est-ce dire qu'ils ne s'intéressent plus à lui ? Qu'ils ne se font plus du souci à son sujet ? Rien n'est plus pareil. Et pourtant, c'est toujours « leur » enfant. Ce sont toujours « ses » parents.

Le signe que Dieu a achevé de conduire l'homme à sa maturité ne pourrait-il pas être que l'homme sait se passer de lui ? Mais qu'il ne veut pas pour cela l'oublier. Non qu'il attende de lui ces suppléances dont son évolution technique lui permet de se libérer, mais bien parce qu'il a conscience de tout ce qu'il lui doit à travers cette mystérieuse présence dans la création. Présence vraie, et pourtant si difficile à repérer dans le concret !

Précisément, ne trouverait-on pas là une clef pour la prière de l'homme du XXème siècle ? Dans la vie de ses parents, l'adulte ne cherche-t-il pas, plus encore que des exemples à imiter servilement, leurs vraies raisons de vivre, ce qui a donné réellement un sens à leur existence ? N'est-il pas constant que lorsqu'ils écoutent leurs aînés, les jeunes s'intéressent moins à ce qu'ils ont concrètement fait qu'à leurs raisons profondes ?

Prier, serait alors d'abord cette forme de contemplation dans laquelle l'homme, devenu de plus en plus adulte dans la foi, concrètement maître de son destin, dominant vraiment la nature, veut en quelque sorte demander à Dieu les raisons de son agir, de son agir divin ?

Une telle prière soutient réellement l'agir humain. Plus qu'une autre, elle paraît respecter l'authentique liberté de la personne. De la personne créée libre par un Dieu que notre méditation nous montre, à la suite des spirituels de la Bible, hanté par le bonheur des hommes, soucieux de voir grandir et prendre leur autonomie ceux auxquels il a communiqué le souffle de sa vie.

Il va sans dire que cette prière sera plus vraie encore quand elle sera contemplation de l'agir divin en Jésus, le Christ ! La Bonne Nouvelle d'un salut, c'est aussi que Dieu n'est pas resté un maître lointain, un père inaccessible, un étranger qui n'a pas fait l'expérience des difficultés d'une vie humaine. En Jésus de Nazareth, il a tout au contraire partagé l'humble requête de bonheur des hommes les plus mal lotis.

Encore une fois, il faut bien le redire, il n'est pas question pour le chrétien de chercher dans l'histoire des gestes à refaire tels quels, ni de coller trop vite des étiquettes sur notre action humaine, de prétendre à quelque concordisme facile.

Mais la contemplation priante du Visage de Jésus Christ nous permet,

dans les dialogues d'une communauté qui en accepte l'interpellation, d'y reconnaître l'Esprit. Car si le Seigneur a accepté toutes les limitations de l'incarnation, s'il n'a pas «joué» à être un homme mais a vécu réellement une vie en tout identique à la nôtre, il est aussi en plénitude, habité par l'Esprit du Père.

Ce sont donc les cheminements de l'Esprit que ceux qui veulent vivre de la Foi, ont à découvrir dans la prière, tant dans une relecture approfondie de la Parole, que dans l'attention aux événements de leur vie, à ce que les derniers papes nomment «signes des temps».

Là encore, renouvellement et conversion s'imposent aux communautés chrétiennes ; il leur faut devenir ces lieux de dialogue où puissent se reconnaître les initiatives d'un Esprit qui ne se manifeste pas uniquement à dates fixées d'avance, ni dans des cadres institutionnels bien délimités.

Reconnaître et célébrer. A la condition de ne pas prétendre annexer comme «chrétiens qui s'ignorent» ceux qui vivent ces valeurs où notre foi nous fait découvrir l'Esprit, et de ne pas vouloir rendre grâce à leur place. Il est, par contre, fort normal et souhaitable que le fassent tout ceux et celles qui ont pris part à ces nouvelles formes d'ascèse, jeûne et aumône, avec des amis incroyants ! Mais le respect dû à ceux-ci exige qu'on ne le fasse pas en leur nom !

Il faut bien avouer que de telles célébrations de ce que nous vivons dans la communion des hommes n'auront pas du jour au lendemain entièrement droit de cité dans toutes les assemblées liturgiques. Si personne ne trouve trop à redire (encore que des protestations se fassent jour maintenant) à des cérémonies officielles où on évoque la mémoire des morts au cours de guerres ou de catastrophes nationales, il n'est pas fréquent de célébrer telles transformations sociales obtenues par les luttes de travailleurs. Le pluralisme de ces rassemblements dominicaux reste bien limité encore, si le pluralisme consiste bien à se rencontrer différents, diversement engagés dans la poursuite d'un même projet de bonheur pour les hommes.

De nouveau, quelques remarques en conclusion.

- S'il semble que la contemplation priante la mieux adaptée aux mentalités contemporaines consiste à reconnaître, à discerner l'agir de Dieu, l'Église doit intensifier son effort de reconstitution de ce tissu ecclésial que forment les petites communautés de base, lieu privilégié du dialogue où peut se réaliser cette découverte.
- «Prier l'Évangile», c'est sans doute urgent. Mais une véritable culture s'impose aussi, faute de quoi les chrétiens tomberaient dans un concordisme facile et, à l'usage, très décevant. L'Évangile n'est pas «un petit livre» où toutes les questions sont résolues à l'avance. Il est «trace» de l'Esprit. Dans sa lecture et sa méditation, nous ne devons pas chercher

«un esprit», mais «l'Esprit», personne vivante. Donc, moins relecture que contemplation, prière, telle est l'exigence actuelle devant la Bonne Nouvelle.

- La fidélité authentique à la tradition ne consiste pas à recommencer simplement les gestes de ceux qui nous ont précédés dans la foi. Pas plus que la présence de l'Esprit ne se limite à la Parole autrefois écrite dans le Livre.

A la lumière de ce que les anciens ont eux-mêmes repéré, elle est la découverte d'une nouveauté, l'invention constante d'autres chemins vers un même terme. D'où la nécessité, pour les communautés chrétiennes, d'une contemplation créative.

- Et donc d'une plus grande liberté pour exprimer, fêter, «célébrer» l'agir de Dieu aujourd'hui dans son peuple de maintenant. Ce qui suppose une écoute mutuelle des chrétiens et, sans doute, davantage encore, un regard bien plus profond, allant jusqu'à discerner les signes non pas extérieurs, mais intérieurs, de la conversion des cœurs, jusqu'à identifier tout ce qui établit entre les hommes d'une part, entre eux et Dieu de l'autre, des relations nouvelles, dans lesquelles ils vivent précisément celle de Jésus Christ à son Père dans l'Esprit.

Au tout début de notre recherche, nous avons plus ou moins l'intention de nous demander comment transformer les trois éléments traditionnels de l'ascèse chrétienne — jeûne, aumône, prière — afin qu'ils gardent et leur place et leur caractère spécifique dans ce monde en évolution.

Ce regard porté sur ce que vivent les hommes — ou, du moins, des hommes de notre temps — dans l'Église ou en dehors d'elle, nous fait peut-être apparaître que cette vie n'est nullement étrangère à l'Esprit.

L'effort de l'Église, loin de toute tentative de récupération, doit donc porter davantage sur l'attention aux «signes des temps» et y soumettre son agir : sans peut-être renoncer à des moments privilégiés, il faut donner au jeûne et à l'aumône traditionnels, une signification renouvelée de participation à la vie et à la recherche des hommes pour une libération.

Mais imaginer qu'on puisse le faire sans un renouveau de la prière et de la méditation de l'Évangile, ne serait-ce pas, pour les chrétiens, renoncer à leur vocation propre ? Annoncer une Bonne Nouvelle, incarnée bien sûr dans les réalités quotidiennes, mais signe de Quelqu'un.

La foi en Jésus Christ n'est-elle pas «sens» du sens de la vie ?



«Malheur à ceux qui ajoutent maison à maison et joignent champ à champ, au point de prendre toute la place et de rester les seuls habitants du pays. Ainsi a juré à mes oreilles Yahvé Sabaot : «Quantité de maisons seront ruinées ! belles et superbes, elles seront inhabitées» (Is 5, 8-9).

Au commencement Dieu n'a pas créé un riche et un pauvre. Il n'a pas non plus montré à l'un des trésors en quantité, tandis qu'il empêchait l'autre de les travailler. Au contraire, il a donné à tous la même terre à cultiver. Si donc la terre est commune à tous, comment se fait-il que tu possèdes de nombreux hectares et que ton prochain n'a même pas une motte de terre.

Admettons même que le père n'ait pas volé, et que l'or ait surgi tout seul de la terre, devant lui. Quelle conclusion en tirer ? Que, dans ces conditions, les richesses sont bonnes ? Absolument pas. En tout cas, elles ne sont non plus mauvaises, diras-tu. Peut-être. En effet, elles ne sont pas mauvaises si elles ne proviennent pas du vol, et si tu y fais participer les pauvres ... Comment ne serait-ce pas un mal de posséder seul les biens du Seigneur, de jouir seul du fruit des biens communs ? Si donc nous pouvons dire nôtres les biens qui appartiennent au Seigneur de tous, ils sont aussi à tous les autres, comme nous ses serviteurs. En effet, les choses du Seigneur sont à tous¹.

1. S. JEAN CHRYSOSTOME, *In ep. 1 ad Tim.*, hom. 12, 4, dans P.G. 62, c. 562-563.



Le Seigneur notre Dieu a voulu que cette terre soit la possession commune de tous les hommes et que ses fruits servent à tous, mais l'avarice a engendré le morcellement des propriétés. Dès lors, si tu revendiques comme ta propriété privée une partie de ce qui a été donné en commun au genre humain et même à tous les animaux, il est juste que tu en distribues au moins une part aux pauvres. Ils partagent tes droits, ne leur refuse donc pas la nourriture ¹.

Si tes prétentions étaient fondées et que tu observasses depuis ta jeunesse le précepte de la charité, en accordant à chacun la même part qu'à toi-même, d'où te viendrait cette profusion de richesse ? ²

1. S. AMBROISE, *In Ps 118, 8, 22*, dans *P.L.* 15, c. 1303-1304.

2. S. BASILE, *Homélie 7 contre les riches (Mt 19, 16-26)* dans *P.G.* 31.

LE CAREME, CHEMIN D'UN RENDEZ-VOUS ECCLESIAL ?

PAR JEAN-PIERRE LECLERCQ

Professeur au Centre de formation sacerdotale de Lille

Ces dernières années, beaucoup d'efforts ont été investis pour rendre plus vivantes les différentes liturgies pascales. La suppression de rubriques qui semblaient archaïques et empêchaient une véritable participation de l'assemblée a permis à maintes célébrations de retrouver leur rythme. Toutefois, il ne semble pas que les célébrations de Pâques et de la Semaine sainte aient vraiment repris une place centrale dans la vie des chrétiens. D'abord, faut-il s'en étonner ? Ensuite, faut-il tenter d'y porter remède ?

Carême et Pâques mobilisent peu la conscience chrétienne

Le Carême garde plus ou moins l'image de marque d'un temps d'efforts individuels, non celui d'une conversion théologale partagée et soutenue par des communautés ecclésiales. De plus, des raisons sociologiques s'opposent aux raisons religieuses. Pour un certain nombre de citoyens par exemple, Pâques évoque une première période de vacances et donc un temps où l'on quitte le lieu habituel de vie. On peut aussi constater que les chrétiens qui participent à des mouvements d'Église vivent souvent leur foi à un autre rythme que celui de l'année liturgique : les « campagnes d'année » tiennent davantage compte de l'année scolaire, c'est-à-dire de la période de septembre à juin : souvent en mai ou en juin, des journées marquent à la fois un sommet et une conclusion provisoire. Parfois même, un certain nombre de chrétiens peuvent vivre des démarches parallèles, dans des réseaux différents : d'un côté ils participent à la vie d'un mouvement et d'un autre au Carême et à la Semaine sainte dans une paroisse. Ainsi donc, le Carême et Pâques apparaissent peu comme le pôle privilégié de la vie de l'Église.

Devant un tel constat, on peut multiplier les questions : le Carême et la Semaine sainte ne restent-ils pas les derniers points d'émergence d'une forme de prière de l'Église qui tend à disparaître ? Pourquoi les maintenir à tout prix ? Les croyants sincères ne célèbrent-ils pas sous d'autres formes, la mort et la résurrection du Christ ? D'autre part, l'idée que les chrétiens se faisaient de la pénitence, a maintenant évolué et pas nécessairement de manière négative : faut-il regretter que le Carême manque de relief ? Et pourquoi ?

La réforme liturgique veut restituer à Pâques la place centrale que cette fête occupait dans les premiers siècles.

D'un certain point de vue, il est étonnant que le Carême et la fête de Pâques se trouvent si peu en évidence. Depuis quelque 25 ans en effet, le mystère pascal apparaît de plus en plus comme l'objet central de la foi, et beaucoup de pasteurs se sont efforcés d'éduquer la conscience chrétienne en ce sens. Dans une période d'évolution rapide de la vie de l'Église et au milieu d'un certain nombre de remises en cause, il était nécessaire de distinguer le secondaire et l'essentiel afin de ne pas mettre sur le même plan tous les aspects de la foi chrétienne, le culte des saints et la résurrection, par exemple. Il n'y avait là aucun mépris pour ce qui n'était pas immédiatement relié à la personne du Christ mais davantage désir de retrouver la véritable sève nourricière. On redécouvrait l'essentiel : le Christ mort et ressuscité. Une telle affirmation paraît évidente aujourd'hui. Elle s'avère toutefois assez récente ; et d'autant plus neuve qu'elle lie à nouveau les deux aspects du même mystère : la passion et la résurrection. Pendant des décades, voire pendant des siècles, on avait particulièrement souligné le premier aspect ainsi qu'en témoignent entre autres exemples, les thèmes des quatorze stations du chemin de la croix. Mais dès lors, nous revenons à notre préoccupation première : si désormais la conscience chrétienne perçoit la mort et la résurrection du Seigneur au centre de la foi, pourquoi la célébration de la Pâque annuelle n'a-t-elle pas davantage d'impact dans la vie de l'Église ?

Le concile lui-même a souligné l'importance du Carême et de Pâques en reprenant à son compte des intuitions majeures du renouveau liturgique commencé bien des années auparavant. La constitution *De Sacra liturgia* parle en même temps du « jour du Seigneur » hebdomadaire et de la grande solennité de Pâques comme « mémoire de la résurrection du Seigneur et de sa bienheureuse passion »¹. C'est par là que l'Église aborde le sujet de l'année liturgique. La mise en application de la constitution conciliaire a abouti à des mesures de simplification qui mettent plus en valeur la fête de Pâques : une période de préparation de quarante jours : le Carême ; les jours Saints ; une période d'action de grâces et de joie ; les cinquante jours. Cette réforme liturgique apparaîtra-t-elle rapidement comme une disposition arbitraire à laquelle pourraient seulement prêter attention ceux qui en auraient le désir ? Si on minimise la fête de Pâques, on risque de toucher à quelque chose de décisif concernant la vie de l'Église et la santé de la foi. Au contraire, la mettre en relief, c'est retrouver de grandes intuitions qui ont dynamisé l'Église des premiers siècles et offert un équilibre à une foi théologale. Nous voudrions relever deux de ces intuitions du passé.

Au début de la vie de l'Église et jusqu'au IV^e siècle, l'année liturgique ne comporte que la célébration de la Pâque dominicale et celle de la Pâque annuelle. Quand l'Église des premiers siècles rend grâce pour la mort et la résurrection du Christ, elle manifeste le mystère du Christ et de l'Église dans son ensemble. Non seulement on ne distingue pas alors commémoration de la mort et commémoration de la Résurrection mais en faisant mémoire de la mort et de la résurrection du Christ, on évoque aussi le don de l'Esprit, l'envoi en mission et la Parousie. Le mystère célébré demeure toujours un : « le contenu de la fête n'était donc pas seulement la résurrection du Seigneur, mais aussi toutes ses manifestations : apparition aux disciples, ascension, envoi du Paraclet, retour du Seigneur, etc. C'est, au fond, l'exaltation du *Kyrios*, à laquelle la célébration nous fait participer, qui constitue le nœud autour duquel s'ordonnent tous les éléments exprimant la richesse du mystère rédempteur ; c'est sans doute l'événement du matin de Pâques, survenu à l'aube du premier jour de la semaine, qui en constitue l'aspect dominant comme il était l'unique objet de la prédication des apôtres... les cinquante jours dont le premier correspond à notre jour de Pâques, sont donc la seule solennité de l'année liturgique, célébrant d'une manière globale, comme le dimanche, le mystère de la Nouvelle Alliance »². Il est intéressant de constater que l'unique objet du kérygme est aussi l'unique objet de la nuit de Pâque et de la cinquanteaine. Comme si l'Église avait conscience de ne pouvoir se distraire de l'essentiel, comme si elle se devait d'offrir à chaque croyant la possibilité d'un recueillement au sens premier du mot. Lors de la célébration de la Pâque, chacun, remis en présence du Christ, pouvait refaire l'unité de lui-même. En ce sens, le kérygme — annonce dépouillée de ce qui n'est pas essentiel — est non seulement premier au point de vue chronologique mais également au sens du fondamental : la démarche de foi que la proclamation de la Bonne Nouvelle suscite, reste toujours à refaire. On trouve là quelque chose de vital et d'unifiant pour une foi chrétienne qui trouvait un lieu d'expression à la fois catéchétique, liturgique et sacramentel. L'Église et donc chaque membre de la communauté avait besoin de ce temps pour redire sa foi, c'est-à-dire pour confesser Jésus Christ Sauveur.

Aussi, préparer la fête de Pâques et veiller longuement jusqu'à l'aube du matin de la résurrection concernaient vraiment l'ensemble de l'Église. Cette polarisation sur le Carême et la Vigile pascale s'explique en outre par des raisons d'ordre pastoral : développement et organisation du catéchuménat, préparation du baptême, préparation des pénitents publics à la réconciliation du Jeudi saint³.

Ce temps de prière et de jeûne, d'écoute de la Parole et de catéchèse, de conversion ou de nouvelle conversion, marquait un temps fort de vie ecclésiale. On pourrait dire que Pâques a pris une telle importance parce que dif-

férents besoins pastoraux ont trouvé une solution au cours de cette période qui précédait la grande Vigile. Mais précisément, cette convergence n'était pas due au hasard. Aux premiers siècles, temps fort de la vie chrétienne personnelle et temps fort de la vie ecclésiale ne pouvaient que correspondre et se situer tout naturellement sur la route de Pâques. La vie de la communauté ecclésiale trouvait là son dynamisme et son équilibre.

Pâque pourrait-il devenir le temps d'un rendez-vous ecclésial ?

L'histoire nous apprend que l'importance accordée autrefois au temps du Carême et à la Semaine sainte dépendait au moins partiellement, de nécessités pastorales dont les Églises avaient pris conscience. Mais évoquer des données historiques, n'est-ce pas implicitement faire œuvre justificatrice : n'est-ce pas laisser entendre que cet héritage qui remonte aux premiers siècles de la vie de l'Église doit être défendu et maintenu ? A juste titre, on peut s'interroger sur l'opportunité d'un effort pastoral qui voudrait donner à la fête de Pâque une importance première pour la vie de l'Église. On a raison de se méfier d'un risque d'archaïsme : la réforme liturgique des années 1950-1955 a pu donner l'impression d'une restauration dans une dépendance trop servile par rapport au passé. Dans un premier temps, pouvait-on d'ailleurs éviter ce risque ? Ne fallait-il pas d'abord se remettre en face des richesses reçues afin qu'une conscience chrétienne d'aujourd'hui puisse y puiser sa nourriture et une sève nouvelle ? Cela dit, nous reconnaissons qu'il ne s'agit pas de recopier le passé purement et simplement et de multiplier les arguments historiques pour légitimer un aspect de la vie de l'Église qui ne semble pas suffisamment mis en valeur aujourd'hui. Une telle attitude paraîtrait trop crispée et trop défensive. Demandons-nous simplement : pourquoi une Pâque annuelle ?

Pourquoi, au cours d'une année, privilégier un jour précis et une période qui y prépare ? Ne suffit-il pas de faire mémoire de la mort et de la résurrection du Seigneur au rythme même de ce que vivent des personnes, des groupes ou des mouvements ? Nous ne le pensons pas, et nous voudrions suggérer l'opportunité d'une célébration de la Pâque annuelle, en nous laissant interroger en profondeur par l'expérience de l'Église. Sans nous arrêter à des données historiques plus contingentes, n'avons-nous pas à saisir l'intuition de l'Église qui en célébrant la Pâque annuelle, a voulu offrir à la conscience chrétienne un pôle d'équilibre et un renouvellement de la foi vécue en Église ? L'appréciation de la situation pastorale actuelle nous laisse penser qu'une mise en valeur de la fête de Pâque pourrait également répondre à des exigences d'une foi personnelle et d'une vie ecclésiale. Ainsi pouvons-nous formuler l'hypothèse suivante : Pâque ne pourrait-il pas, au-

jourd'hui, apparaître aux yeux de tous les croyants comme le temps d'un rendez-vous ecclésial ? N'offrirait-il pas l'occasion d'un rassemblement de tous les chrétiens qui confessent la même foi au Christ ressuscité ?

Précisons tout de suite : ne pourrait-il pas devenir un temps fort de vie ecclésiale pour des groupes ou des communautés différentes qui s'y achemineraient. S'il ne s'agissait que d'un simple rassemblement de chrétiens, on pourrait nous objecter qu'il n'y a là aucune innovation : c'est ce que veut permettre la Veillée pascale depuis une vingtaine d'années, et cela rejoint, dans la majorité des cas, l'effort poursuivi par nombre de paroisses. Toutefois, comme pôle d'attraction géographique, la paroisse a perdu ou tend à perdre sa signification. Beaucoup de croyants cherchent d'autres lieux de vie ecclésiale.

La pastorale ne se trouve plus placée devant ce binôme d'une vie chrétienne individuelle et d'une célébration liturgique rassemblant tous les croyants d'un même lieu géographique. De plus en plus de chrétiens veulent partager leurs expériences et approfondir leur foi par les échanges interpersonnels que permet un petit groupe. La sociologie aide à comprendre ce besoin du petit groupe, phénomène relativement neuf, lié au développement des agglomérations urbaines. Pour vivre leur foi, les chrétiens ont besoin de retrouver les lieux communautaires qui leur permettent d'échapper tant à la solitude du citadin qu'à l'anonymat de la grande foule. Le groupe auquel chacun référer sa vie chrétienne, sera pour une certaine part, choisi, et souvent il fera nombre parmi d'autres groupes qui seront autant de réseaux de relation correspondant aux différents aspects de la vie⁴. Toutefois, l'apparition des petits groupes dans la vie de l'Église tient sans doute également à la situation nouvelle des chrétiens dans une société sécularisée.

Un rendez-vous ecclésial pour confesser Jésus Christ mort et ressuscité

Partageant «les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent»⁵, les disciples du Christ éprouvent de plus en plus le besoin de se retrouver pour comprendre ce qu'ils vivent, découvrir leurs aspirations profondes, reconnaître l'œuvre de l'Esprit, en un mot, pour prononcer une parole de foi à partir de leur propre existence. Il se peut d'ailleurs qu'on reste longtemps au stade des balbutiements. Au milieu d'une société sécularisée, affrontés même à des mentalités collectives qui vont à l'encontre de la reconnaissance d'un Dieu libérateur et ami des hommes, les croyants se rendent compte aujourd'hui que l'étonnant, c'est de croire. «Croire à ce Dieu vivant ne va pas de soi, à notre époque ... C'est peut-être la première fois dans l'histoire que la référence à Dieu est devenue problématique... Il faudrait désormais nous étonner d'être croyant»⁶. Sortis d'un contexte où tout était plus ou moins imprégné sinon de foi au

moins d'une culture marquée par le christianisme, les chrétiens s'interrogent sur leur identité et sur l'impact de la foi dans leur vie quotidienne et dans leurs diverses responsabilités. Souvent ils ont déjà pris conscience que la foi n'allait plus de soi, qu'elle ne représentait pas un acquis intouchable ou purement intellectuel, ni d'abord l'acceptation de vérités formulées dogmatiquement. Aussi, pour ces mêmes chrétiens, il apparaît nécessaire de refaire la démarche première de la foi et de se convertir au Dieu vivant que nous révèle l'Évangile. L'évolution récente du monde et de l'Église oblige donc chaque chrétien à découvrir ce qu'il est, à purifier ses intentions, à distinguer entre le mouvement d'adhésion profonde à une personne vivante et les façons concrètes mais contingentes de formuler et de vivre sa foi. Cette purification provoque une simplification et un retour à l'essentiel. Dans les discussions de groupes on arrive très vite à des questions du genre : « Qu'est-ce qui est important pour nous ? » ; « Que cherchons-nous ou à quoi aspirons-nous ? » ; « En qui croyons-nous ? » ; « Qui est Jésus Christ pour nous ? ». Tous les aspects de la révélation ne revêtent pas la même importance et souvent revient cette préoccupation fondamentale : « Comment rencontrer le Seigneur vivant aujourd'hui ? »

Ne voulant pas se laisser immerger dans la vie du monde qui ne conduit pas de soi vers l'Évangile, vivant à l'intérieur d'eux-mêmes l'affrontement de l'incroyance et de la foi, les chrétiens en viennent à se demander comment leur vie peut prendre sens à la lumière d'une Parole révélée. Peuvent-ils aujourd'hui confesser Jésus Christ mort et ressuscité ? Peuvent-ils aujourd'hui se convertir à une nouvelle proposition du kérygme formulée de façons différentes suivant les milieux culturels et les chemins suivis pour approcher le Dieu vivant, mais exprimant inévitablement l'acte central de l'histoire du Christ : sa passion et sa résurrection ? Finalement, c'est la Pâque du Christ, objet même de la foi, qu'il faut renouveler et redire. Cette préoccupation se situe au cœur même de toute recherche actuelle de vie chrétienne et de vie ecclésiale. Les partages en petits groupes offrent souvent une chance de pouvoir ré-entendre la proposition fondamentale de la foi : « Et toi, qui dis-tu que je suis ? » Ce qu'a vécu le Christ en sa mort glorieuse, a-t-il un sens pour l'Église et le monde d'aujourd'hui ?

Dès lors, si dans une recherche personnelle et dans un partage communautaire, les chrétiens sont appelés à accueillir à nouveau la proposition fondamentale du kérygme et à confesser leur foi en Jésus-Christ mort et ressuscité, ne faut-il pas privilégier un temps où susciter, soutenir et rendre possible une telle démarche croyante ? Ne faut-il pas un temps où l'événement pascal apparaisse manifestement au cœur de la recherche de la foi et de la vie des communautés ecclésiales ? Un temps où groupes et communautés naissantes seraient davantage à l'écoute du témoignage apostolique comme témoignage privilégié sur le Seigneur ressuscité ? Dans cette ligne,

la fête de Pâque et le Carême qui la prépare deviendraient un temps fort pour la vie de foi, un temps où tous les croyants et les mal-croyants seraient invités avec les catéchumènes à une nouvelle conversion à la personne du Christ.

Un rendez-vous ecclésial pour célébrer le mystère de l'Église née de la Pâque du Christ

Qui dit « temps fort pour la vie de foi » dit « temps vécu en Église ». Une conversion à la personne du Christ implique une foi vivante en l'Église « Sacrement de Jésus Christ ressuscité au cœur de l'humanité ». Aussi, Carême et fêtes pascales pourraient-elles également permettre de découvrir l'Église comme un lieu vivant où tous partagent le même désir de la foi et mènent une recherche analogue. En effet, si importantes et nécessaires que soient la recherche et l'expression de foi dans les petits groupes, elles ne peuvent se suffire. Ces petits groupes semblent aujourd'hui essentiels pour la fabrication d'un tissu ecclésial, mais ils ne constituent pas à eux seuls l'Église. Leurs expériences doivent être respectées dans leur originalité mais, en même temps, situées parmi d'autres démarches qui apparaîtront comme autant de facettes de la vie ecclésiale. Pour construire le Temple nouveau, il faut en assembler toutes les pierres.

Pour palier l'anonymat d'assemblées urbaines, ne peut-on souhaiter que les fêtes de Pâques provoquent le rassemblement de communautés diverses par les milieux socio-culturels ou les cheminements qu'elles représentent ?

La nouveauté de cette perspective réside dans le fait de ne pas considérer l'assemblée comme déjà constituée au départ, mais comme devant se constituer. Tous ses membres sont convoqués pour vivre l'expérience d'une rencontre entre croyants. En se rassemblant pendant la Semaine sainte et particulièrement au cours de la Veillée pascale, ces communautés pourraient ainsi se reconnaître très différentes mais appartenant toutes au même Seigneur, chacune pouvant confesser le même Nom de Jésus Christ dans sa culture et dans sa langue. Cette dernière expression peut d'ailleurs être prise à la lettre puisque les étrangers et les travailleurs immigrés sont parfois nombreux dans nos pays : pourquoi un tel rassemblement ecclésial n'offrirait-il pas une possibilité d'expression à des chrétiens de nationalités différentes ? Que chacun puisse confesser Jésus Christ en sa langue évoque sans doute l'événement de la première Pentecôte dont nous témoignent les Actes des Apôtres. Mais parler de la Pentecôte à propos de Pâques ne constitue nullement un paradoxe puisqu'il s'agit de la célébration d'un même mystère : la première Pentecôte apparaît comme le fruit de la Pâque car désormais tout homme peut entendre la proclamation de l'Évangile et confesser le Christ ressuscité.

A plus d'un, cette hypothèse risque d'apparaître utopique ou naïve. Est-il opportun d'envisager un tel rassemblement alors que dans l'Église, la prise de conscience des analyses et des sensibilités différentes est encore récente, et qu'on commence seulement à dénoncer une unité ecclésiale qui cache mal une uniformité. Bien sûr, il ne s'agit pas de supprimer d'autres rassemblements ecclésiaux qui peuvent être importants ne fut-ce que numériquement : assemblées de mouvements sur un plan régional ou national, congrès, pèlerinages, etc. Il s'agit plutôt, à un échelon local, de favoriser une célébration qui pourrait faire ressortir la richesse du mystère de l'Église et permettrait à l'assemblée de prendre conscience de son identité véritable qui la distingue de tout autre groupement humain : cette assemblée qui se reconnaîtrait diversifiée et riche de cette diversité, pourrait aussi se reconnaître comme Église participante de l'unique Église née de la Pâque du Christ. Comme écrit Mgr Coffy «... Tant que dure l'histoire humaine l'Église demeure cette part de l'humanité qui confesse que Dieu est intervenu dans l'histoire en son Fils Jésus de Nazareth, mort et ressuscité... L'Église est sacrament d'un événement, c'est-à-dire qu'elle a pour mission de dire qu'elle est née et qu'elle dépend de cet événement, qu'elle vit de cet événement ; c'est-à-dire encore, qu'elle a pour mission de proclamer au monde que le salut est un événement, un acte gratuit de Dieu⁷. Rassemblés pour célébrer la Pâque, les croyants de cultures ou de familles spirituelles différentes peuvent ainsi recevoir la Vie que leur donne le Christ dans l'acte même de sa mort glorieuse, au moment où il remet l'Esprit⁸. Quand l'Église fête la Pâque, elle affirme la mort-résurrection du Christ comme la source même de son mystère et de sa mission. Peuvent alors se déployer l'action de grâce et l'expression de la joie de ceux qui se savent élus et aimés du Seigneur : tous les croyants sont invités à chanter le salut déjà donné et la promesse d'une libération définitive déjà annoncée. «Pâques commence par une fête, car Pâques est une fête, dans laquelle le Christ ressuscité offre un sacrifice d'action de grâces pour la Rédemption et se met à table avec les siens... l'Eucharistie est pleine du souvenir de la Croix ainsi que de l'espérance en la création nouvelle et, dans l'unité du souvenir et de l'espérance, elle est une manifestation de joie actuelle suscitée par la grâce. Pâques signifie résurrection, liberté et joie⁹.

Rendez-vous ecclésial, temps fort dont l'Église a besoin

La vie d'un groupe humain quel qu'il soit, se caractérise par le rythme de ses fêtes et les événements qui ont marqué son histoire. Pourquoi en serait-il autrement pour l'Église ? En tant que corps social, elle vivra également son propre rythme et fêtera l'événement de son origine ; elle ne pourra se limiter à faire mémoire de la Pâque au moment où des chrétiens reconnaîtront avoir participé à la mort et la résurrection du Christ au cœur

d'événements de la vie politique, sociale ou familiale. Le temps que vit la communauté de croyants suivra bien celui du calendrier civil, toutefois son rythme ne pourra pas décalquer purement et simplement celui de l'histoire humaine car l'Église ne pourra pas se situer uniquement «à la remorque» des événements d'un monde sécularisé. Afin d'être elle-même, il faut qu'elle se donne les conditions nécessaires pour célébrer son mystère et renouveler sa foi. Historiquement, cette prise de conscience l'amena à «structurer» l'année liturgique. Il n'est pas indifférent que l'Église privilégie certaines périodes et certains jours de l'année¹⁰.

Mettre en relief le Carême et la Pâque, c'est inviter chaque communauté à tenir compte de ce rythme nécessaire pour une vie de foi et une vie ecclésiale plus vraies et plus rigoureuses. C'est affirmer la Pâque du Christ au cœur même de la foi chrétienne. «La fête de Pâque cristallise toute la vie de l'Église. Elle apprend à l'homme que sa vocation ultime n'est pas de travailler mais d'aimer. Elle lui rappelle que le tragique de sa vie n'a pas le dernier mot... Si nous voulons célébrer Pâques en vérité... nous devons nous-mêmes nous mettre en marche vers notre propre liberté, toujours fragile, toujours menacée. Il n'y a pas de Pâques sans Carême. Et je parle ici du Carême de la vie¹¹. Si aucun temps fort n'est proposé, la foi chrétienne risque de s'étioler et de perdre son dynamisme, comme l'Église risque de perdre conscience de l'originalité de son être et de sa mission. Le temps fort par excellence, retenu dès le début de la vie de l'Église, c'est la célébration de la Pâque, dominicale ou annuelle. Pour que la foi et l'espérance théologiques imprègnent leur vie, il faut que les chrétiens soient appelés à célébrer le Seigneur ressuscité, présent au milieu de ceux qui se réunissent en son Nom.

Enfin, pour que les fêtes pascales retrouvent davantage de vigueur et de signification, il est nécessaire de les préparer. La rencontre de communautés différentes ne peut avoir tout son relief si, auparavant, l'occasion n'est pas offerte à chacune de se dire ses raisons et ses sources de vie et de se sentir appelée à la conversion en faisant la vérité sur elle-même à la lumière du Christ ressuscité. Pour que chaque communauté se laisse interroger et critiquer par l'esprit de l'Évangile, il faudra que ce temps de préparation connaisse une certaine durée. On ne pourra donc pas trop abrégé le Carême d'autant plus qu'à ce moment là, chaque groupe se disposera aussi à accueillir le témoignage d'autres communautés plus ou moins éloignées du sien. Cela peut offrir l'occasion de longs partages, et le rassemblement ecclésial de Pâques aura davantage de sens si des rencontres sans doute plus modestes et moins festives l'esquissent progressivement. Temps de conversion, le Carême sera également un temps d'accueil réciproque qui demandera une disponibilité intérieure pour reconnaître chez autrui les traces de la vie dans l'Esprit. Une telle démarche peut même conduire à un désir de réconciliation au nom de l'amour du Seigneur.

Comment contribuer à une évolution du Carême et de la Veillée pascale ?

Nous aurions pu développer davantage notre hypothèse en précisant certains éléments comme, par exemple, la place éventuelle du sacrement de réconciliation dans ce temps qui achemine à la nuit de Pâques ; mais plutôt que de décrire dans le détail ce que pourraient devenir le Carême et la Semaine sainte, nous avons préféré présenter les intuitions essentielles. Ce souhait, est-il réalisable ? Est-il seulement réaliste ? Beaucoup reste à faire pour qu'une telle hypothèse prenne corps, et sans doute faut-il d'abord la critiquer et la nuancer. Par ailleurs, il n'est pas inutile de nous référer à quelques réalisations non liées explicitement aux fêtes de Pâques mais qui, déjà, tendent à mettre en évidence un pluralisme ecclésial : ordinations d'évêques ou de prêtres, liturgies de funérailles, célébrations renouvelées de Noël. Tenant compte de l'une ou l'autre de ces expériences, nous voudrions envisager ce qu'il paraît possible d'entreprendre.

Constituer l'assemblée ; édifier l'Église

Tout d'abord, en prévoyant la préparation du Carême et de la Semaine sainte, il paraît opportun de ne plus penser « paroisse » si le mot sous-entend un rassemblement de personnes censées former une communauté parce qu'elles habitent un même lieu. Un certain état d'esprit s'impose afin de ne pas s'imaginer en présence d'une grande assemblée communautaire déjà constituée au départ. D'entrée de jeu, on gagnera à se représenter les groupes susceptibles de constituer l'assemblée à venir, afin d'apprécier leurs possibilités de rencontres. Comme nous le disions plus haut, tout au long du Carême les différents groupes opérant pour eux-mêmes une conversion à la lumière de Pâques, auront déjà le souci de s'accueillir et de partager. Ces rencontres à une échelle modeste permettront l'élaboration progressive de la grande assemblée. Bien sûr, il ne s'agit pas seulement d'une progression numérique, mais aussi d'une avancée dans la foi et dans la foi en l'Église, car il importe que toute réunion ou tout rassemblement soit fécondé par la recherche et le témoignage de foi de chaque groupe, tout en favorisant une prise de conscience élargie de la réalité de l'Église. Constituer l'assemblée à venir ne peut se limiter à préparer une liturgie ; c'est d'abord une tâche missionnaire : édifier l'Église.

Convoquer

Partout existent déjà des groupes de chrétiens participant le plus souvent à la vie d'un mouvement. Ne pourrait-on les interpeller et les convoquer ? A la racine grecque du mot Église il y a le mot appel. Cela peut avoir un

sens que d'expérimenter l'Église de façon concrète comme une assemblée d'appelés, de tous ceux qui répondent à l'appel de la foi. Sans doute aussi ne faudrait-il pas limiter la convocation aux groupes déjà constitués, mais prendre des initiatives vis-à-vis d'autres personnes en les invitant à se joindre à un groupe existant ou à en former un nouveau. De la part de pasteurs et de laïcs davantage responsables, préparer un rassemblement significatif de l'universalité du salut, consistera également à avancer des propositions à des catégories différentes : enfants, immigrés, catéchumènes, personnes âgées, etc. A l'entrée du Carême ou du moins bien avant Pâques, tous les chrétiens et toutes les communautés chrétiennes se sentiraient donc appelés à prendre au sérieux la parole du Seigneur et à se convertir ensemble au Christ ressuscité que l'Église nous propose de fêter.

Célébrer le Christ

Faut-il accorder autant d'importance à toutes les célébrations de la Semaine sainte ? Peut-être. Mais ce que nous avons dit dans la première et la seconde partie, nous invite avant tout à mettre l'accent sur la Veillée pascale. En effet, on vise d'abord la célébration du Christ ressuscité ; la proclamation de la résurrection, la profession de foi baptismale et l'action de grâce au Christ ressuscité dont l'Église offre le sacrifice, concentreront donc la prière de l'assemblée. Cette insistance sur la célébration du Christ ressuscité ne semble-t-elle pas estomper -voire effacer- ce que nous avons dit du rassemblement ecclésial ? Nullement. Nous pensons qu'il faut faire vivre la rencontre et rendre manifeste que, loin de représenter une juxtaposition anonyme, l'assemblée est constituée de petits groupes communautaires. Mais notre préoccupation se précise : comment mettre cela en évidence à travers le déroulement d'une célébration sans la dénaturer ? Peut-être en présentant ces groupes ou en leur offrant l'occasion de se présenter en quelques mots, mais surtout en recherchant les modes d'interventions les plus significatifs. De grandes assemblées ne peuvent supporter de multiples prises de parole qui soient comme autant de discours successifs : on ne peut donc abuser du témoignage apporté par chaque groupe sous la forme d'une parole ordinaire. D'où la suggestion de placer les longs partages plus tôt, au cours du Carême. Dans une grande assemblée, la communication entre les groupes existants s'établit de préférence à travers le langage symbolique du geste, de la parole, du chant et même, — pourquoi pas ? — de l'image. On a donc tout à gagner à soigner les modes d'expression et à les diversifier : un groupe peut manifester sa participation par un chant écouté ou repris par tous ; un autre, par la lecture d'un texte biblique éventuellement soutenue par un apport iconographique. Un groupe d'enfants peut « parler » à l'assemblée par des « panneaux dessinés » ou des chants. Une lecture peut

être proclamée dans la langue d'un groupe d'immigrés. Un texte de méditation, un poème peuvent refléter la sensibilité et la foi de ceux qui les ont choisis. Chacun des groupes peut inviter l'ensemble de l'assemblée à prier à des intentions particulières : ainsi chacun se voit invité à prier en Église et non pas uniquement à partir de ce qui lui vient personnellement à l'esprit.

Ces quelques idées représentent des suggestions bien plus que des modèles de réalisation. Car, finalement, il importe que l'assemblée «célébre», et qu'on privilégie les modes d'expression qui éveillent les grandes attitudes de prière : l'écoute de la Parole, l'acclamation joyeuse, l'intercession, l'action de grâce, etc. Il est souhaitable que chaque participant ressente l'assemblée comme une assemblée vivante, à la foi diversifiée et une, mais il est également essentiel que tous soient tournés vers le Seigneur. C'est lui qui parle et c'est à lui qu'on parle. Au cours d'une célébration, une assemblée ne peut donner l'impression d'arrêter le mouvement qui l'entraîne à la rencontre du Seigneur pour prendre conscience d'elle-même ; la célébration ne peut devenir une occasion de réfléchir sur le mystère de l'Église. C'est dans l'acte de la prière, dans le dialogue qu'elle noue avec son Seigneur, que l'assemblée laissera paraître ses particularités et son unité. L'intervention de chaque groupe n'a pas pour but de se situer par rapport aux autres : elle est à accueillir comme un témoignage rendu au Seigneur et de ce fait, elle apparaît comme une démarche qui enrichit la prière de l'assemblée et peut entraîner celle des autres participants. L'unité de l'assemblée est toujours donnée par le Christ qui communique son Esprit pour que nous passions avec lui de la mort à la vie et qu'ainsi, tous ceux qui entendent son appel, deviennent son peuple.

NOTES

1. Constitution *De sacra liturgia* chap. V : voir surtout N^{os} 102 et 107 à 110.
2. R. CABIE, *La Pentecôte. L'évolution de la cinquante pascalle au cours des cinq premiers siècles*. Paris, Desclée, 1965, p. 55.
3. A propos de l'histoire du Carême, de Pâques et de l'initiation chrétienne en général, il serait possible de citer de nombreuses sources et études. Cf. entre autres, M. DUJARIER : *Le parrainage des adultes aux trois premiers siècles de l'Église*, Paris, Le Cerf, 1962.
4. Cf. Jean REMY, *Communauté et assemblée liturgique dans une vie sociale, en voie d'urbanisation* ; dans la *Maison Dieu* N^o 91, 3^{ème} trimestre 1967, pp. 76-104.
5. *Gaudium et spes*, 1.
6. Citations d'une conférence de W. de BROUCKER, *Le chrétien : un croyant toujours à faire*, Service diocésain de la catéchèse de Lille, dossiers de pastorale catéchétique N^o 10, Lille, 1972.
7. R. COFFY, *Église, signe de salut au milieu des hommes*. Lourdes, 1971, Paris, Centurion, 1972, pp. 49-50.
8. Jn 19,30.
9. J. MOLTMANN, *Le Seigneur de la danse*, Paris, le Cerf-Mame, 1972, pp. 66-67.
10. Cf. F. RECKINGER, *Les jours d'assemblée. Le temps liturgique*, dans «*Dans vos assemblées*» Paris, Desclée 1971, T.1, pp. 83s.
11. B. BESRET, *Clefs pour une nouvelle Église*. Paris, Seghers, 1971, pp. 196-197.



CONSTRUIRE SA FIDÉLITÉ

PAR LOUIS-ALBERT LASSUS, o.p.

Je ne connais rien au monde de plus difficile et de plus merveilleux que de «durer»... Ceci peut paraître assez paradoxal, surtout à qui commence à peine l'aventure de sa vie. Durer, mais n'est-ce pas le propre, apparemment du moins, des natures mortes, ou, ce qui revient à peu près au même, des êtres habitués qui ne changeront plus jamais mais persévèrent sagement dans leur être et bien sûr et surtout dans leur paraître, car ils ont décidément renoncé à inventer, à adapter, à revaloriser, à vivre en un mot. J'avoue, à titre d'exemple, avoir renoncé depuis fort longtemps à admirer l'éloge classique, passé même à l'état de proverbe, de la stabilité cartusienne : «La Chartreuse n'a jamais été réformée car elle n'a jamais été déformée». Bien sûr mes frères chartreux savent trop l'estime et l'amour que je leur porte pour froncer les sourcils alors que je m'attends à ce qu'ils sourient avec moi ; mais, que pendant huit siècles, rien ne se soit passé dans la vie de leur Ordre (il faudrait d'ailleurs voir les choses de près !), que la «forme» donnée sinon par Bruno du moins par Guigues et Innocent Le Masson soit encore la «forme» d'aujourd'hui dans un monde qui a éclaté de tous côtés sous la poussée de la vie, voilà, bien sûr, un sujet d'admiration, je veux dire d'étonnement, de stupéfaction même... Non, le fait matériel ou physique de durer, de persévérer dans son être, de rester «fidèle» à son style de vie, à son foyer ou à son métier, à son sacerdoce ou à sa profession religieuse, n'est rien et peut être même la chose la plus abominable qui soit quand une telle durée est synonyme d'habitude, d'accoutumance, de peur de bouger, de peur de vivre en un mot. Voilà pourquoi (qu'on veuille bien m'excuser encore), j'ai un tel mal au cœur, une telle souffrance, lorsque, apprenant le départ de tel prêtre, de telle religieuse, le divorce de tel ami, les gens bien pensants dont je suis parfois moi-même, s'indignent au nom de la parole donnée, de la profession émise, du mariage contracté, du sacerdoce reçu, alors qu'ils sont tombés peu à peu dans l'habitude («ce bois vermoulu», disait Péguy), dans l'incolore, la banalité sinon dans le vinaigre, c'est-à-dire dans l'odieuse acrimonie des insatisfaits et des peureux. Ce qui ne signifie pas que, dans ma pensée, mariage, profession, sacerdoce, engagement sous telle ou telle forme, soient de peu d'importance, soient même désastreuse démarche... Je me rappelle la réflexion pleine d'humour de l'un de mes confrères dominicains lançant à de jeunes époux au jour de leur noces, en pleine assemblée liturgique : «J'espère bien que votre amour résistera

au mariage et à la situation !». Évidemment les belles-mères durent avoir un certain frisson dans le dos, mais on voit quand même toute la vérité qui se cache derrière la boutade. Soyons lucides, soyons francs : la vie tout court et la vie dans le Christ ne valent que parce qu'elles sont vie, donc mouvement, donc invention, jeunesse perpétuelle, même dans les mûrissements de l'âge adulte lorsqu'on sait qu'on est ça et que c'est ça qu'on doit vivre. Je comprends alors tout à fait que saint Thomas d'Aquin ait pu écrire que la force d'un homme, d'un chrétien, se manifeste tellement plus dans la vivante et toujours neuve persévérance que dans les coups durs à repousser ou à donner.

Le Carême, école de fidélité

C'est bien cela que, chaque année, veut nous enseigner cette merveilleuse période d'urgence qu'est le Carême. Nos Anciens l'appellent un «vénérable sacrement», et pourquoi donc sinon parce que, très précisément, il est un temps de particulière présence à nos vies, de l'Esprit qui poussa Jésus au désert de la Tentation, l'Esprit qui renouvelle la face de la terre, qui donne de mieux voir, qui secoue, qui brûle et qui enivre ? Si, un jour, Benoît de Nursie a pu dire au chercheur de Dieu qu'est son disciple : «Fais donc de toute ta vie un continué Carême», ce n'est pas tellement parce qu'il canonise les «observances» pénitentielles de ces jours, mais bien parce qu'il veut le moine animé sans cesse par la recherche, vivifié par le désir de la Pâque éternelle, donc jamais installé, jamais satisfait, mais homme de désir, réinventant sa vie à chaque moment.

Adam, où es-tu ?

Quelle qu'en soit l'orientation concrète, la vie d'un homme ou d'une femme n'est pas et ne peut pas être une réalité donnée par avance, qu'on épouse une fois pour toutes et à laquelle on s'accroche comme l'arapède au rocher. Bien sûr certaines existences sont plus classiques que d'autres. On a l'impression, en les voyant, qu'elles s'écoulent sur des rails rassurants et sécurisants. De jour, de nuit, le petit train de campagne roulera à son rythme, et sans doute arrivera à la dernière gare sans trop d'essoufflements, sans accidents notables, content de lui, sans grandes joies, sans grandes peines. Le cas doit cependant être assez rare, car les apparences sont souvent trompeuses, et que de vies soi-disant banales ou encore de vies «métro-boulot-dodo» cachent de tels drames, de telle fureur d'exister ! De toutes façons,

les jeux ne sont jamais faits, et rien ne pourra et ne devra étonner dans la vie d'un homme soit dans la ligne du bien, soit dans celle du mal. Jusqu'à la mort, une voix se fera entendre à qui a des oreilles pour entendre : « Adam, où es-tu ? » C'est cette voix en tout cas que chaque année j'entends retentir au petit matin du mercredi des Cendres lorsque m'est rappelée la brièveté de l'aventure et l'inéluctable Jour. Il n'est plus question de se cacher dans les taillis ni de jouer à Carnaval avec les « perizomata » de feuilles de vigne, mais d'apparaître nus en présence du Vivant.

Agrafe donc ta ceinture ...

La fidélité est en effet à mes yeux l'éveil à l'actuel, à l'immédiat de la vocation de tout homme à entrer dans la Fête de Dieu, à ce vivre-Dieu qu'est le mystère de la grâce et de la Gloire dans une forme plus ou moins concrète de service de Dieu et des hommes. Elle est le « oui » de plus en plus sérieux et approfondi aux exigences parfois bien inattendues d'un tel choix dans lequel, d'une certaine façon, on a risqué sa vie, du moins en ce qui concerne l'option essentielle, le cheminement vers Dieu dans l'amour et l'espérance. Le reste, pour si valable qu'il soit, pour si sacré qu'il soit, n'étant que le reste, le relatif, c'est-à-dire ce qui n'a de consistance que comme relation à l'essentiel, à ce qui ne doit jamais passer parce que c'est du divin. Et voilà bien le difficile. Aussi bien, dès le premier dimanche de Carême, nous voici poussés par l'Esprit au désert pour y être tenté par Satan, l'Assassin et le menteur, l'infidèle par excellence, l'Esprit qui ne désire qu'une chose : nous entraîner dans son infidélité, dans sa non-foi en Dieu en nous faisant miroiter la terre, le bluff ou l'enivrement du pouvoir. Qui n'est prêt à succomber à la tentation ? Satan, il nous faut bien l'avouer, trouve en chacun de nous une correspondance secrète en ce vieux fond de misère accumulé à travers les innombrables générations : ici l'orgueil ou l'ambition, ici encore la cupidité ou la jalousie, la sensualité et la colère. Et je sais bien qu'en avançant dans la vie, les choses sont loin de s'arranger. Qu'on se rappelle plutôt les racines de baobabs ! Et l'on se fait alors une nouvelle logique ; la volonté d'aller de l'avant, de devenir meilleur semble se dissoudre en une médiocrité plus ou moins dorée et on s'installe, on ne va plus, on devient si vulnérable, alors qu'on se croyait maître de soi comme de l'univers. Mais la vie réserve des surprises, des découvertes dont on avait vaguement entendu parler : la difficile quarantaine, l'âge critique, le cap des tempêtes. C'est le moment de se voir enfin soi-même, de découvrir le visage des autres, d'ailleurs si semblable au sien, et le spectacle est assez navrant. D'autre part, l'irréfusable reconnaissance des limites de sa vie risque si fort de couper bras et jambes alors qu'une telle envie de vivre nous saisit, pousse aux plus folles

recherches, « au risque même de se perdre ».

C'est bien tout cela que nous suggère avec honnêteté la première semaine de Carême, vécue au désert de la Tentation avec Jésus. Une semaine difficile, grave mais combien importante où toute la liturgie veut nous aider à faire la vérité en nous, à explorer le terrain, à reconnaître courageusement les obstacles, les démissions et les compromissions. Je suis ça... « Ramène-moi à moi-même, Seigneur Jésus, supplie le bienheureux Paul Giustiniani. Dans ma misère, je me suis éloigné non seulement de toi mais de moi-même, je suis devenu un étranger à moi-même. Ramène-moi à moi afin que de là, je puisse aller vers toi. Fais-moi connaître mes ténèbres afin qu'ensuite je puisse regarder la lumière. Je ne te dis donc pas avec Moïse : 'Montre-toi à moi'. Je te dis seulement : 'Montre-moi à moi-même' (J. Leclerc : *Seul avec Dieu « L'anéantissement »*, Paris, Plon, p. 137).

« Ouvrez vos yeux, Seigneur, fais-moi connaître mes fautes de peur que, surpris par la mort, je ne cherche, sans pouvoir le trouver, le temps de faire pénitence » chantons-nous le mercredi des Cendres. Oui, il nous faut agraffer nos ceintures pour reprendre notre envol, pour sortir de cette léthargie ou de ce désenchantement qui pourraient nous laisser à terre comme une pierre ou un morceau de bois. Et je suppose que de nombreux frères et sœurs en Christ sont comme moi, et qu'en ces premiers jours de Carême l'espoir renaît dans leurs cœurs comme dans le mien, l'attente folle peut-être, sinon d'une totale et définitive victoire sur les puissances de mort, du moins d'un certain dégagement, d'une certaine libération, d'un certain mieux-être. Il y a là l'expression de l'optimisme chrétien et de l'humour de Dieu nés de la certitude de son inlassable et fidèle patience. « Quand mon serviteur m'appelle, dit le Seigneur, je lui réponds, je reste près de lui dans son épreuve ; je vais le délivrer, le glorifier, de longs jours je vais le rassasier ». Pourquoi donc serait-ce seulement un rêve puisque la victoire sur le Mal nous est déjà acquise par Jésus, nouvel Adam, qui « par l'accomplissement de la justice, a conduit tous les hommes à la justification qui donne la vie » (Rm 5,16) ? La construction de la fidélité n'est possible que si l'on ne perd jamais l'éperdue confiance en la dynamique de la grâce toujours neuve de Dieu, acquise par Jésus Christ pour tous et pour chacun de nous.

Et poursuis ton chemin ...

Mais attention ! Si je parle ici de « dynamique » de la grâce, ce n'est pas du tout par snobisme. J'en ai une épouvantable horreur, aussi épouvantable qu'à l'égard des araignées, des serpents et des congrès eucharistiques... Mais la liturgie du deuxième dimanche de Carême nous fait entendre les appels incessants de Dieu, sa convocation, son invitation à quitter, à aller de l'avant,

à marcher vers ce qu'il sait, lui, être notre pourquoi, notre raison d'être. « Pars de ton pays, laisse ta famille et la maison de ton père, va dans le pays que je te montrerai » (Gn 12,1-3) ; et Abraham partit, comme le Seigneur le lui avait dit, car, « Dieu nous a donné une vocation sainte, non pas à cause de nos propres actes, mais à cause de son projet à lui et de sa grâce » (1 Tm 1,8-10). Rien, disons-nous tout à l'heure, n'est plus opposé à la fidélité que l'inertie, la stagnation, l'habitude. Alors pourquoi ne serait-elle pas merveilleuse la vie qui nous oblige à partir sans cesse, à faire constamment et à défaire notre valise, à aller là où on ne sait pas ? Je sais par ma propre expérience que la route n'est jamais confortable, et aussi bien pierre qui roule n'amasse pas mousse, (mais je n'ai aucune envie de me couvrir de mousse !), que la plupart d'entre nous aiment les chemins tout tracés et les rails sécurisants de la S.N.C.F. Mais je considère comme souverainement important de comprendre qu'une vocation chrétienne n'est pas l'affaire d'hier ou d'avant-hier, mais de maintenant puisque c'est aujourd'hui qu'elle nous réveille, nous oriente vers la montagne où peut-être notre enfant chéri devra être immolé pour que naisse enfin l'enfant de la promesse, l'enfant « au visage éclatant comme le soleil et aux vêtements de lumière, l'Enfant bien-aimé en qui le Père met toute sa joie » (Ant. 17,5). La vie chrétienne, une existence dans et avec le Christ, consiste donc en un départ constant, un exode où ne demeure qu'une seule certitude : le Seigneur est avec nous jusqu'à ce que vienne la Fête. Je saisis alors fort bien pourquoi l'Exode fascinait nos Anciens : ils y reconnaissaient leur propre histoire avec ces continuels et difficiles commencements. C'est seulement en allant ainsi de commencement en commencement qu'on pénètre un jour dans la Terre de liberté au son des grandes orgues : « Chantez le Seigneur ; il a fait éclater sa gloire, il a précipité cheval et cavalier » (Ex 15,1).

Bois donc à l'eau du Rocher

Le troisième dimanche de notre Carême nous fait bivouaquer fort heureusement d'ailleurs à Raphidim et encore près du puits de Jacob, là où le Seigneur lui-même nous attend, assoiffé de notre soif. La vie est difficile, et l'on se trouve si vite au bord de la colère ou des regrets à n'en plus finir ! « Pourquoi donc nous as-tu fait monter d'Égypte ? Était-ce pour nous faire mourir de soif avec nos fils et nos troupeaux ? ». « Le Seigneur est-il vraiment au milieu de nous ou n'y est-il pas ? » (Ex. 17, 3.7). Le désert assoiffe, fatigue, désarçonne par ses mirages. Allons, nous dit Paul l'Apôtre, « l'espérance qui, jusqu'à présent, a expliqué et soutenu notre marche ne trompe pas, puisque l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rm 5,5). Jésus est là, tranquillement assis. « Femme, si tu savais le don de Dieu, si tu connaissais celui qui te dit : Donne-moi à boire, c'est

toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive » (Jn 4,10). « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive celui qui a soif » (Jn 7,37). Cette eau vive que propose Jésus qui purifie le regard, apaise, régénère et redonne courage et joie n'est autre que l'Esprit Saint, l'Esprit d'amour qui, décidément, nous arrache à nos limites, à nos procédés rampants, pour nous donner les manières de Dieu et sa démesure. Certains caps de la vie ne sont franchissables que par cette saisie de l'Esprit à laquelle on se dispose en acceptant les moments difficiles et parfois honteux de l'existence, comme un appel à l'évidence et de la petitesse de l'homme et de la sublimité de Dieu seul. « Aujourd'hui donc, nous dit encore la liturgie de ce dimanche, écoutez ce qu'il dit. Ne fermez pas votre cœur comme au désert, comme au jour de l'épreuve et du défi ou vos pères m'ont défié et provoqué... Mais entrez plutôt, inclinez-vous, prosternez-vous, acclamez votre Rocher ! » (Ps. 94). Car, dit le Seigneur, « Moi, je serai là devant toi, sur le Rocher du Mont-Horeb. Tu frapperas le rocher, il en sortira de l'eau et le peuple boira » (Ex 17,5). C'est le moment où vraiment la fidélité est réinventée non point par l'homme ou la femme que je suis, mais par Dieu lui-même qui nous donne cette espèce de joie de la femme aux six maris qui enfin a trouvé quelqu'un « qui lui a dit tout ce qu'elle avait fait » (Jn 4,29) et lui donne un autre regard et un autre cœur et de nouvelles forces, inconnues jusqu'alors.

Ouvre les yeux à la Lumière

C'est alors, je pense, le renouvellement du miracle de l'aveugle-né que nous rapporte la liturgie du quatrième dimanche ; une sorte de manifestation, de révélation du prix de l'existence telle qu'elle est, de ces chemins, de ces moyens, de ces événements - échecs, fautes ou victoires - qui, tous, acheminaient vers la découverte du grand Metteur en scène. La lecture de la première leçon de ce dimanche me paraît extrêmement précieuse à ce point de vue-là, puisqu'elle nous met en face de l'ironique humour de Dieu qui décidément ne considère ni l'apparence ni la stature, mais regarde le cœur et n'a choisi pour roi aucun des sept gaillards de Jessé de Bethléem, mais le plus jeune, celui sur qui on ne comptait guère, qui gardait les troupeaux, David aux beaux yeux (1 S 16). Oui, je suis bien persuadé que l'Esprit Saint, l'Eau vive, fait chanter l'existence et toute la terre, et c'est un chant que jusqu'alors il n'était pas possible d'entendre. C'est un peu ce qui arrive au pèlerin russe quand, justement saisi par l'Esprit, il voit l'univers transfiguré : « Tout priait, tout chantait gloire à Dieu. Je comprenais enfin ce que la Philocalie appelle le langage des créatures ». C'est là le fruit de la longue marche dans le désert : une joie pascale qu'on découvre chez

ceux et celles qui, malgré et à cause des peines du chemin, malgré la pesanteur des êtres et des choses et de soi-même, ont redonné à leur «oui» de printemps la somptueuse solennité de l'automne.

L'Esprit accomplit sa promesse : «Vous saurez que je suis le Seigneur quand j'ouvrirai vos tombeaux et vous en ferai sortir, ô mon peuple» (12/37, 13). Lazare sort du tombeau tel un homme libre prêt à entrer dans la Salle du Festin.

J'ai toujours eu beaucoup d'émotion à participer à des noces d'or (bien que personnellement j'abhorre ce genre de spectacle !). Bien sûr quand, à vingt ans, on risque sa vie, c'est très émouvant. Mais ces vieux ménages, qui ont des délicatesses étonnantes, un regard qui ne trompe pas, mais ces vieux prêtres, ces vieilles moniales, si jeunes, si lumineuses, si débordantes de bonheur ... Tous ces fidèles qui ont la jeunesse de l'éternité, celle-là même de Dieu !

VIE SACRAMENTELLE AUJOURD'HUI

PAR ANDRÉ TURCK

Délégué à la pastorale sacramentelle pour le diocèse de Saint Denis

Vivre, aujourd'hui, ce n'est plus suivre des traditions respectables - du moins le croit-on, ou feint-on de le croire ! Vivre, aujourd'hui, ce n'est pas satisfaire à des obligations ou à des règlements. Vivre, c'est d'abord vouloir vivre, et vouloir expérimenter que l'on vit.

Réfléchir sur la vie sacramentelle aujourd'hui, ce n'est pas partir de la définition classique des sacrements - ce qui risque d'être sans prise sur le chrétien actuel. C'est plutôt d'abord noter conjointement la diminution de la pratique religieuse et le renouveau de la célébration, y compris le renouveau de la célébration sacramentelle. Tout s'y passe, en effet, comme si l'évolution de la vie moderne avait à la fois bousculé et remis en question la pratique sacramentelle ordinaire et pourtant favorisé la réintégration des sacrements dans le phénomène - célébration. Moins on pratique, plus on célèbre ! S'il en est bien ainsi, le plan de notre réflexion s'impose. Il faut en premier lieu préciser ce qu'on entend par *célébrer*, et ensuite, ce qu'est une célébration *chrétienne* ; après quoi on pourra se demander si et comment les *sacrements* rentrent dans cette perspective ; enfin, il faudra dire rapidement en quoi de tels sacrements son au cœur d'un *Carême* d'aujourd'hui.

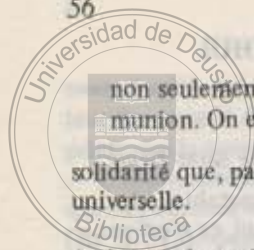
1. Célébrer

Qu'est-ce qui nous fait dire que tel geste, tel rassemblement est une «célébration» ?

Dans le déroulement continu des événements ordinaires de la vie, certains d'entre eux se présentent à la fois comme des sortes de parenthèses et comme des points de condensation, de concentratoins, de tout ce que nous portons en nous, qui est exprimé là d'une façon tout-à-fait extraordinaire. Pourquoi telle poignée de mains, tel baiser ne ressemblent-ils pas aux gestes banals de tous les jours ? Et tel repas, tel rassemblement, telle manifestation de foule ? Que se passe-t-il ?

Énumérons un certain nombre de caractéristiques de ces différents «gestes» (au sens très large).

1. Mon *corps* est de la partie. Ce n'est pas purement intérieur, purement spirituel ; c'est incarné. Mon corps, c'est moi-qui-me-dis ; et la spontanéité de l'expression montre que c'est l'homme tout entier (âme incarnée, ou corps animé) qui est acteur. Il s'agit de s'exprimer ; et quelle qu'en soit la manière, nous sommes bien dans l'ordre du langage : une parole en acte.
2. Je rencontre l'*autre*. Je me reconnais et me situe en relation, homme dans le monde. Etre *social*. Membre d'un groupe, solidaire. Et le geste



non seulement indique, mais crée, noue, provoque ou renforce la communion. On est ensemble : il s'agit de manifester ainsi le lien d'une solidarité que, par-delà les membres du groupe, on voudrait réconciliation universelle.

3. Je suis donc *situé*. Pour que ce rêve d'universalité ne soit pas un vœu pieux, inconsistant ou démagogique, il faut que le geste (la célébration) soit bien situé, ici et maintenant. On ne célèbre pas ici de la même manière qu'ailleurs, on ne célèbre pas aujourd'hui comme hier. Et, malgré les apparences, le rapport à l'universel est plus authentique lorsqu'on est situé de façon précise que lorsqu'on est dans l'anonymat, le général et l'indifférencié.
4. Ce geste est profondément *symbolique*. Plus qu'un simple signe, il est porteur d'une densité spirituelle qui le dépasse. Engagé concrètement dans ce monde et ce temps, il semble à lui seul témoigner de l'impossibilité d'en finir avec le mystère de la vie, de l'amour, de la lutte, du mal, de la mort... A la limite, il est un symbole du sacré...
5. Si bien que, parfois, ce geste apparaît tellement hors des limites et des contraintes de la vie ordinaire, tellement extraordinaire que l'homme le qualifie lui-même de *sacré*. Il semble alors qu'on ne puisse plus enfermer sa destinée dans les limites de cette vie, de cette histoire, et que ce geste, en renvoyant à l'*absolu* - de la vie, de l'amour ... - s'apparente à ce que certains appellent une expérience du *divin*.
6. Nous voici donc *en rupture avec la vie ordinaire*. Bien sûr, ce geste est tout-à-fait incarné ; s'il n'est pas lié à la vie de l'homme, il est un non-sens. Mais comme tel, il ne se confond pas avec les gestes de la vie ordinaire. Il représente plutôt ce temps d'arrêt, de recul, cette pause, où la vie veut s'exprimer en ce qu'elle a de meilleur, de plus profond, de plus significatif. Il n'est pas la vie mais la célébration de la vie : soulignant les temps forts de l'existence, il garantit ainsi la vie profane de toute profanation.
7. Mais ce geste demeure *toujours risqué et ambigu*. Le corps peut cacher que l'homme ne se donne pas tout entier et le geste peut être hypocrite. La portée sociale du geste peut être pervertie en volonté de possession ou d'écrasement. Le symbole peut être raplati au niveau du signe, voire d'un pur signal. Le geste peut être complètement coupé de la vie par l'usure de la routine. Ou encore, il peut favoriser une véritable évasion de la vie, car le sacré peut aussi aliéner.

En somme, toute célébration, qui prétend révéler l'homme à lui-même et au monde, peut aussi se retourner contre l'homme. Celui-ci doit donc continuellement s'interroger : quelle est la visée dernière de ce que je fais là ?

8. Dès lors, ce geste *gratuit*, non intéressé favorise, si on veut bien l'accepter, la remise en question de soi dans son existence ordinaire ; il ouvre à un projet dynamique au-delà de soi. Il est donc, par le fait même, signe d'un désir de changement, d'une vie renouvelée, et appel à une *conversion*.

Gratuité et accueil, effacement du «faire» au profit de l'être, voilà qui peut prédisposer à la foi chrétienne, qui sera avant tout accueil et admiration de l'initiative gratuite de Dieu ...¹.

II. Célébrer chrétiennement

Qu'est-ce qui nous fait dire que tel geste, tel rassemblement est une célébration «chrétienne» ?

La célébration chrétienne est d'abord une célébration humaine. Bien entendu, nous devons ici garder présentes à l'esprit les caractéristiques étudiées dans le paragraphe précédent. Pour franchir le seuil chrétien sans quitter le genre célébration, faisons d'abord appel à quelques expériences simples.

a. En équipe de révision de vie

Voici quelques chrétiens rassemblés pour leur «révision de vie». L'apport de leur vie est essentiel, et on y passera sans doute la plus grande partie de la soirée ; mais sur cette vie, on s'essaiiera ensemble à dire la parole de Dieu. L'Esprit est présent dans cette Église rassemblée, précisément pour éclairer, faire comprendre, contester, dénoncer, faire jaillir supplication et louange ; grâce à la Parole. C'est le moment où l'on s'arrête. Ensemble, en Église, on «prend conscience», on «est provoqué», à la conversion et à la foi. C'est le moment où le Christ, parole de Dieu, apparaît à l'évidence comme le seul signe authentique ; où cette équipe - l'Église - apparaît tout entière servante du Christ, c'est-à-dire de la rencontre réussie entre Dieu et le monde. L'équipe qui est ainsi parvenue à la supplication et à la louange est déjà en train de «célébrer» ...

b. Dans la préparation au mariage

Voici deux fiancés qui viennent voir le prêtre en vue de leur mariage.

Tout leur comportement dit : «Je me donne à toi», et déjà, très probablement, ils ont à certains moments expérimenté leur amour comme une véritable célébration. Le dialogue qui s'instaure alors s'efforce de leur découvrir la richesse, la signification dernière de ce don. Au besoin, les lectures de la liturgie du mariage les aideront, par avance, à en pressentir la densité : il y a la Parole qui dit d'où vient et où tend cet amour. S'ils l'accueillent et s'y convertissent, faisant consciemment le lien entre leur amour et la Parole, chacun de leurs «gestes» - célébration humaine - ne sera-t-il pas déjà comme une célébration chrétienne ? ...

c. Du Larzac à Taizé

Voici enfin des milliers de jeunes rassemblés au Larzac, vivant manifestement ce qu'on a essayé d'analyser en première partie. A première vue, quand on arrive à Taizé, même ambiance, même fraternité, même dynamisme. Tout-à-coup la cloche de l'église se met à sonner ; dans une demi-heure c'est la prière monastique. Pendant cette demi-heure, ces milliers de jeunes vont se diriger vers l'église, dans un silence impressionnant.

Et l'on prend conscience de ceci : ils ne sont pas venus d'eux-mêmes ; un Autre les a convoqués. Ils viennent ici pour, ensemble, apprendre à se soumettre à sa Parole, chercher sa volonté, et «Le» célébrer ...

Ainsi, par exemple, le célébrait Madeleine Delbrél :

Je pense que vous en avez peut-être assez
des gens qui, toujours, parlent de vous servir avec des airs de capitaines,
de vous connaître avec des airs de professeurs,
de vous atteindre avec des règles de sport,
de vous aimer comme on s'aime dans un vieux ménage.
Un jour où vous aviez un peu envie d'autre chose,
Vous avez inventé Saint François
et vous en avez fait votre jongleur.
A nous de nous laisser inventer
pour être des gens joyeux qui dansent leur vie avec vous ! ...
Mais nous oublions la musique de votre esprit
et nous faisons de notre vie un exercice de gymnastique.
Nous oublions que, dans vos bras, elle se danse,

que votre Sainte Volonté
est d'une inconcevable fantaisie,
et qu'il n'est de monotonie et d'ennui
que pour les vieilles âmes
qui font tapisserie
dans le bal joyeux de votre Amour.
Seigneur, venez nous inviter. (...)
Faites-nous vivre notre vie,
non comme un jeu d'échecs où tout est calculé,
non comme un match où tout est difficile,
non comme un théorème qui nous casse la tête,
mais comme une fête sans fin où votre rencontre nous renouvelle,
comme un bal,
comme une danse,
entre les bras de votre Grâce
dans la musique universelle de l'amour².

A partir des faits précédents, choisis volontairement très divers, on peut sans doute dégager quelques caractéristiques d'une célébration chrétienne.

1. On se reconnaît *convoqué*. Ici ce n'est pas un rassemblement comme un autre. Ce n'est pas d'abord pour être bien ensemble, ou parce qu'on est bien ensemble, qu'on est venu. «C'est Toi, Seigneur, qui nous rassembles». On lui reconnaît l'initiative.
2. On est convoqué par la *parole de Dieu* et pour se soumettre à la parole de Dieu. C'est elle qui fait apparaître la grandeur et les limites de notre projet humain ; en nous contestant, en nous remettant en question, elle élargit ce projet en projet de Dieu.
3. Car on est convoqué pour une *rencontre* qui célèbre une *alliance*. La Parole ancienne reprend vie. L'acte fondateur d'autrefois, la Pâque du Seigneur, redevient actuel. Le Christ est présent au cœur de l'Assemblée comme Sauveur aujourd'hui.

4. S'ensuit alors la réponse des participants : profession de *foi*, action de grâce et supplication... C'est à une communauté de croyants que s'adresse la Parole, c'est une communauté de croyants qui célèbre.

5. C'est ainsi que ce rassemblement se constitue en *Église*. Ou plutôt : c'est ainsi que le Christ fait de ce rassemblement un Signe de son amour pour le monde. Tête du Corps, il structure ce groupe en communauté-signe pour le monde. Cette célébration «fait» l'Église-servante...

6. ... Et l'envoi donc en *mission*. Toute ambiguïté de ce rassemblement est levée, ou du moins largement résorbée, si la célébration renvoie bien dans le monde, dans la patience et la lutte, pour y vivre le mystère qu'on a «goûté» ensemble comme un «avant-goût» de la célébration du Royaume.

Voilà quelques traits d'une célébration qui se veut chrétienne. Que dire maintenant des sacrements chrétiens ?

III. Et les sacrements ?

Il faudrait progresser en deux temps.

a. Il faudrait d'abord voir si, de fait, les sacrements sont bien des célébrations, et des célébrations chrétiennes. Par manière de contre-épreuve, rappelons ici l'ancienne définition de nos catéchismes : «Le sacrement est un signe sensible, institué par Jésus Christ, pour produire la grâce dans nos âmes et nous sanctifier.» En positif on retrouve le signe sensible : une réalité humaine corporelle et symbolique ; institué par Jésus Christ : enraciné dans l'événement fondateur de sa passion-résurrection ; grâce et sanctification, disons aujourd'hui : rencontre et alliance. Mais que de risques !

- risque d'automatisme, car la référence à la liberté et à l'action du Christ n'est pas claire ;
- absence de référence à la Parole, élément constitutif et décisif qui dévoile le sens profond du signe en le dépassant ; et en retour, manque une référence à la foi - réponse libre de l'homme ;
- risque d'individualisme, faute de référence à l'Église et à la construction du monde ; etc.

Mais une définition n'est jamais exhaustive ; elle correspond obligatoirement à une mentalité donnée dans un temps donné. Il faudrait donc ici reprendre chaque sacrement l'un après l'autre pour voir si et comment il rentre dans la catégorie «célébration chrétienne». Le lecteur est invité,

s'il se trouve d'accord avec ce qui précède, à faire pour son propre compte cette petite recherche, sûrement passionnante et instructive.

b. Supposons maintenant que la vérification a été bien faite.

Y a-t-il encore quelque chose à ajouter ? Y a-t-il quelques caractéristiques propres au sacrement ? Ici de nouveau, il faut rappeler qu'on ne cherche absolument pas à répéter une théologie sacramentaire intégrale, mais plutôt à dégager quelques traits qui semblent assez typiques d'une vie sacramentelle aujourd'hui.

Pour aller directement au sacrement par excellence, l'Eucharistie prenons l'exemple du repas. Il est assez simple d'y repérer les caractéristiques d'une célébration humaine. On soulignera essentiellement le signe de communion fraternelle et la joie partagée. Une «agape» chrétienne, dès lors, veut être tout cela en étant aussi, et d'abord, signe de communion avec Dieu, signe d'alliance. Quant à l'Eucharistie, il semble indéniable qu'une présentation actuelle qui s'appuierait d'abord sur la «présence réelle» ne pourrait pas être reçue correctement, car on aurait invariablement l'impression que, dans un tel cadre, on tient pour négligeable tous les autres éléments, à commencer par les symbolismes humains du pain et du vin, et du repas qui invite à la fraternité... Si, en revanche, comme semble le suggérer notre réflexion, la présentation de l'Eucharistie prend appui sur les symboles naturels, il faut bien admettre que cette démarche lente, progressive, manifestement de type «catéchuménal», risque sans cesse de s'arrêter en chemin, tant le mystère de l'Eucharistie synthétise toute la foi chrétienne. Autant il faut que les chrétiens découvrent les enracinements humains des sacrements, autant ils ont droit qu'on n'en évacue pas l'essentiel. Mais alors, entre la célébration humaine et la présence sacramentelle du Christ, il est indispensable de bien préciser qu'il y a un nœud essentiel : la parole du Christ au cours de «ce» repas historique de la Cène, repas dont la signification dernière fut pascalle, sacrifice de la nouvelle Alliance... Tous les éléments d'une célébration humaine y sont intégrés et purifiés, accueillis et dépassés, assumés et transcendés, grâce à cette Parole qui fait ce qu'elle dit : «Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang, pour vous et la multitude». Mort et résurrection de tout partage humain, au cœur même du sacrement de la mort et de la résurrection du Seigneur ...

En s'appuyant sur ce qui précède, on peut maintenant préciser quelques traits des sacrements chrétiens.

1. La caution du Christ

L'élément essentiel de toute célébration chrétienne est bien la parole

de Dieu, et par là même l'action du Christ, on l'a vu plus haut. Avec les sacrements proprement dits, nous sommes donc dans la même ligne, mais il y a ici un élément de certitude, une absence d'ambiguïté qui tient à l'autorité même du Christ qui, dans ce geste, s'engage sans retour, de façon irrévocable. Nous sommes dans les signes du salut qui correspondent à la promesse infaillible de Dieu, offerte ici et maintenant. Aucune hésitation n'est possible à ce sujet, car il n'y a aucune ambiguïté.

Cependant, il faut remarquer que, dans le sacrement, le Christ ne peut s'engager que selon la forme actuelle de sa présence, c'est-à-dire, d'une certaine façon, selon le mode de l'absence. On ne joue pas ici sur les mots ; il s'agit bien plutôt du paradoxe de la situation actuelle du Ressuscité : réellement présent mais de façon sacramentelle, « sous le voile » des signes symboliques. Et puisque nous ne sommes pas au ciel dans la « vision » et le face à face, on ne le « voit » pas. « Heureux ceux qui croient sans avoir vu ! » C'est dire qu'à souligner trop unilatéralement les aspects d'*ex opere operato*, de validité et de présence, on aurait du mal à rendre compte des éléments plus dynamiques : le Christ est là comme Sauveur, mais il n'y a rien à « voir » ; il est viatique et espérance d'un peuple en marche ...

2. Le corps et la tête

En toute célébration chrétienne, le Christ agit comme tête de cette Église qu'il structure en signe pour le monde ; mais dans le sacrement proprement dit apparaît mieux la diversité des membres. Le corps-Église est un tout organique qui, en chaque sacrement, peut apparaître organiquement diversifié grâce au couple assemblée-célébrant. Mais que de dilemmes, souvent faux, à ce sujet aujourd'hui ! La question de fond doit pourtant demeurer celle-ci : comment manifester que c'est le Christ qui « fait » l'assemblée ? En grande paroisse, le célébrant semble trop distant, trop extérieur, trop pontife, pas assez soumis à la Parole comme tout le peuple, bref : pas assez du côté du peuple. Par contre, en petits groupes, le célébrant apparaît souvent trop intégré, trop du côté de l'assemblée, et dès lors pas assez ministre de la Parole et responsable de mener cette Parole jusqu'à son achèvement en Parole (« formule » !) sacramentelle ...

En somme, dépassant toutes les exclusives, il ne s'agit pas de savoir qui, de l'assemblée ou du célébrant domine l'autre, mais essentiellement ceci : le Christ étant le Célébrant, comment manifester que c'est lui qui a l'initiative, et par là-même, que tous et chacun le laissent passer devant ? Il faut donc à la fois signifier que le Christ est à la tête de l'assemblée tournée vers le Père, et donc qu'il se trouve dans l'assemblée, de notre côté, comme la tête fait partie du corps ; et en même temps qu'il se tient face à l'assemblée comme son Époux et son Sauveur. Paradoxe de l'Incarnation, dont quelque

chose doit apparaître dans la structure de toute célébration sacramentelle pour que celle-ci soit le signe que c'est lui, et nul autre, le Sauveur du monde.

3. Rassemblement et unité

Ici encore, que de débats, souvent sans issue parce que mal orientés et beaucoup trop superficiels ! Combien d'assemblées de type paroissial où la prédication de l'unité semble purement formelle, abstraite, plaquée comme une doctrine toute faite, ou conviant sentimentalement à un comportement uniforme ! Et combien de « petits groupes » où l'unité repose sur la chaleur humaine des participants qui s'entendent et s'accordent facilement sans aucun affrontement, trop heureux de se réfugier, ou de s'évader, dans cette ambiance fraternelle ! La caricature ne fait que souligner les excès de tendances très réelles.

Dans les deux cas, nous nous trouvons devant une assemblée que la Parole n'interpelle plus sur la qualité de sa foi, et qui semble si bien centrée sur elle-même que la caution du Christ risque de lui servir d'alibi. Dans les deux cas, on dirait que l'Église « se regarde ». La question de l'unité, dès lors, ne semble concerner que les chrétiens pour eux-mêmes ; il suffirait donc que « cette » unité soit proclamée dans la célébration pour qu'on puisse croire qu'elle est, de fait, déjà là!...

Mais si l'Église se veut d'abord signe au cœur du monde, c'est dans le monde que devront d'abord naître des communautés de foi et d'espérance qui, par leur vitalité, manifesteront peu à peu le Christ comme sauveur du monde. Alors, les célébrations sacramentelles exprimeront que l'unité à venir du monde est déjà réalisée dans le Christ, et que, malgré et dans tous ces affrontements, nous pouvons d'avance et sans illusion y croire et le proclamer. En ce cas, l'unité n'est plus comme un bien donné tout-fait, qu'il faut surtout protéger et défendre contre tout risque de division, mais le fruit d'un combat dont l'issue, signifiée sacramentellement, nous est donnée en espérance.

4. Dans et pour le monde

De tout ce qui précède ressort ce principe : chaque fois que l'Église pose un sacrement, elle s'adresse à elle-même cette question : « Comment, par ce geste, deviens-tu un peu mieux celle que (tu prétends que) tu es ? » Et, en écho, le monde lui pose la même question. La vie sacramentelle est indissolublement liée au visage que l'Église veut (ou laisse) donner d'elle-même dans le monde : « Église de Jésus Christ, qui dis-tu que tu es ? qui prétends-tu être ? ».

Et l'on retrouve ici quelques aspects traditionnels de la théologie sacramentelle, mais à transposer radicalement en termes collectifs, ecclésiaux. Par exemple en distinguant sacrement valide et sacrement fructueux, on pourrait dire : le Christ, lui, s'engage toujours dans le sacrement ; mais si l'homme, de son côté, ne s'engage pas, peut-on parler d'une rencontre ? Quelle est la « valeur » de ce signe « valide » ? Non pas, question sans réponse possible et sans intérêt : quelle valeur « en soi » ? Mais quelle valeur pour cette Église qui par ce geste prétend se manifester elle-même comme Signe du Salut pour le monde ? Si les membres de l'assemblée ne repartent pas convertis à Jésus Christ pour le monde, l'action sacramentelle ne risque-t-elle pas de renforcer la bonne conscience et le sentiment de sécurité, et de défigurer un peu plus le visage de l'Église ? Si bien que nous sommes renvoyés à ce qui semble un des principes de la pastorale sacramentelle aujourd'hui : les critères de validité ne peuvent rien dire sur le fait de savoir s'il faut ou non célébrer tel sacrement ; ceci reste une question essentiellement « pastorale ».

Par là, on ne prône ni « Église de purs » ni « élitisme ». Les sacrements sont faits pour les hommes, aussi bien le « tout-venant » que le « militant ». On veut seulement dire que le test d'une vie sacramentelle authentique n'est ni l'état local de la réforme liturgique, ni l'engagement des chrétiens dans le monde, mais la liaison intime entre les deux, entre vie et sacrement, de telle sorte que toute la vie des chrétiens devienne peu à peu service des hommes et louange du Père.

IV. Carême, célébrations et vie sacramentelle

Carême, marche vers Pâques. Le Peuple au désert est en route vers la Terre Promise. Si Pâques célèbre vraiment la certitude du Salut en Jésus Christ ressuscité et la joie de sa présence, le Carême doit alors être le temps de la recherche dans la nuit, de la marche à tâtons, du cheminement encore catéchuménal de toute la communauté chrétienne, on pourrait donc y accorder une place privilégiée aux célébrations non sacramentelles : ces rassemblements humains et chrétiens où l'on creuse en soi l'attente, la faim, l'espérance, le désir. Du même coup, ce sera également le temps de l'initiation et des étapes ; étapes baptismales, initiation à la pénitence et à l'Eucharistie. Que chaque communauté, équipe, groupe, grande assemblée, apprenne à jeûner pour se tenir en appétit ; que chacun se redécouvre catéchumène en recherche de conversion ! Ici particulièrement on pourra inventer, imaginer, se retrouver d'abord comme des hommes qui célèbrent humainement pour protester contre l'usure de la routine, et qui célèbrent chrétiennement comme des serviteurs de cette Parole qui appelle à la libération et à la nouveauté de vie.

En conséquence, il suffit de peu de mots pour situer en Carême les sacrements proprement dits.

1. *Baptême* : fin de l'étape catéchuménale mais non pas fin de la marche. Au contraire : entrée définitive dans le Peuple de Dieu en marche, à la suite du Christ premier-né.
2. *Pénitence* : réconciliation dans le Christ qui « scrute » et « exorcise », réconciliation par l'Église et réconciliation de l'Église, afin qu'elle soit signe de réconciliation pour le monde.
3. *Eucharistie* : nourriture du Peuple qui, au désert, avance sans voir ; avant-goût du festin du Royaume et ébauche de la fête à venir.

Les pages qui précèdent permettront, espérons-le, de dégager de tout cela des pistes précises.

On aperçoit ainsi le rythme fondamental de l'existence chrétienne : de la vie à la vie par la Parole et le sacrement. Toute célébration humaine vient saisir l'homme au cœur de sa vie, à la fois pour la magnifier et pour l'en arracher. Le sacrement, qui est l'aboutissement de la Parole, vient révéler le vrai sens de cette célébration, en réalisant ce à quoi elle tendait sans pouvoir par elle-même y parvenir. Mais de même que toute célébration authentique est une pause et non une fuite, et de même que la Cène n'est rien sans la passion et la résurrection, de même le sacrement, célébration chrétienne par excellence, engage au don de soi dans toutes les dimensions de la vie. Ainsi le rythme à quatre temps - la vie, la parole, le sacrement, la vie - est sans doute une bonne clé toute simple pour réfléchir au couple : évangélisation et sacrement, ou à cet autre : Église dispersée - Église rassemblée. Mais ceci à deux conditions : - d'une part, qu'on n'oublie pas que la vie des hommes comporte aussi ses propres célébrations humaines, et qu'on en tienne grand compte ; - d'autre part, qu'on soit très concrètement convaincu que, dans la situation actuelle qui n'est pas celle de la parousie, l'Église rassemblée renvoie sans cesse à l'Église dispersée, c'est-à-dire dans le monde. Bonne méditation pour une vie sacramentelle en un Carême d'aujourd'hui.



NOTES

1. J'espère que l'on aura saisi qu'il ne s'agit pas ici de descriptions abstraites a priori. Depuis la poignée de mains fraternelle jusqu'à la manifestation du mois d'Août 1973 sur le plateau de Larzac, il s'agit bien de « célébration » : non pas un rêve, mais à la fois chant d'espérance et viatique pour cette vie. Si l'on veut par exemple repérer dans les grandes manifestations du combat ouvrier quelques traits typiques de ce qu'est une célébration, voir : J. BRON, *Histoire du Mouvement Ouvrier Français*, Paris, Éditions Ouvrières, 1970, tome 2, pp. 223, 229, 231. D. MOTHE, *Le métier de militant*, Paris, Seuil, 1973, pp. 101-107. Ch. PIAGET, *LIP*, Paris, Stock, 1973, pp. 119-124 : « comme une danse grave ». Si l'on veut, sur un exemple précis, voir ce qu'est une célébration ambiguë, lire : J.B. FRANZONI, *La terre appartient à Dieu*, Paris, Le Centurion, 1973, pp. 107-111.
2. M. DELBRÉL, *Bal de l'obéissance*, dans *Nous autres, gens des rues*, Paris, Seuil, 1966, pp. 90-92.

Pour la prière

Seigneur,
 toi qui as pris du pain
 pour rester présent parmi nous,
 bénis ce bol de riz,
 cette cruche d'eau.
 Nous voulons prendre ce repas
 en communion avec ceux qui ont fait tous les jours.
 Ne permets pas
 que l'orgueil du devoir accompli
 ou la faiblesse du geste maladroit
 vienne troubler nos cœurs.



Dieu prévenant,
 viens au secours de ceux
 qui ploient sous l'abondance
 de biens et de désirs.
 Que pour eux le Carême
 soit un temps de désert
 et d'allègement.
 Qu'ils retrouvent le goût
 des biens qui ne passent pas
 et l'enthousiasme
 à partager ce qu'ils possèdent.

RENÉ LEJEUNE

Dieu prévenant,
 Dieu si déconcertant,
 fais-nous connaître quelquefois
 des heures de désert.
 Ainsi, livrés au dénuement,
 nous retiendrons peut-être
 le sens grave de la faim,
 de la soif
 et de la solitude.
 Rendus aux vrais désirs,
 nous pourrons réapprendre
 à nous émerveiller de toi,
 de tes dons
 et des frères
 que tu places sur notre route.

RENÉ LEJEUNE



Quand nous prions, Seigneur,
nos lèvres ne tremblent plus,
aucun désir, aucun élan
ne nous serre le cœur
tellement est tiède notre foi.
Peu nous importent
les riens que nous te demandons,
ni les biens véritables.
Viens changer notre cœur !
Éclaire ceux qui te prient !
Que nous te demandions
ce qui nous met en joie.

RENÉ LEJEUNE

MERCREDI DES CENDRES¹

Nos cœurs de pierre,
le Seigneur peut les transformer.
Qu'il nous donne de vivre ce temps de grâce
et de conversion.
«N'agissez pas pour être vus des hommes.»
Donne-nous, Seigneur, de te rencontrer ;
dans ta lumière, nous connaissons notre péché
et ta tendresse nous en délivrera.
«Quand tu donnes l'aumône,
ne fais pas sonner de la trompette devant toi.»
Convertis nos cœurs, Seigneur Dieu,
fais-nous la grâce de la liberté ;
que nos mains s'ouvrent aux pauvres
sans chercher la récompense.
«Quand vous priez,
ne vous donnez pas en spectacle.»
Donne-nous, Seigneur, le goût de te fréquenter
dans une prière patiente et attentive.
Que ton Esprit soit la respiration de nos vies.
«Elle est étroite, la porte qui mène à la vie.»
Seigneur, que l'écoute de l'Évangile
nous donne la force de suivre Jésus jusqu'à la croix.

1. A. HAQUIN, R. LEJEUNE, *Prier la joie, prier la peine*, Paris, Le Centurion, 1974, p. 60.



PRIERE POUR UN «REPAS DE LA FAIM»

Seigneur,

Toi qui as pris du pain

pour rester présent parmi nous,

bénis, ce bol de riz,

cette cruche d'eau.

Nous voulons prendre ce repas

en communion avec ceux qui ont faim tous les jours.

Ne permets pas

que l'orgueil du devoir accompli

ou la faiblesse du geste maladroit

ne vienne troubler nos cœurs.

Mais, pour que nos actes ne puissent démentir ce signe,

envoie-nous ton Esprit,

l'Esprit de la promesse.

Que la vérité éclate à nos yeux

et qu'à travers le monde,

nous puissions suivre

la volonté du Père.

NICOLE BERTHET

TITRES DE LA DEUXIÈME SÉRIE
D'ASSEMBLÉES DU SEIGNEUR

- | | |
|---|--|
| * 1. La prière eucharistique | 34. 3 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 2. Anaphores nouvelles | 35. 4 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 3. Lectionnaire dominical | 36. 5 ^e Dimanche ordinaire * |
| 4. Temps de l'Avent | 37. 6 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 5. 1 ^{er} Dimanche de l'Avent | 38. 7 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 6. 2 ^e Dimanche de l'Avent | 39. 8 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 7. 3 ^e Dimanche de l'Avent | 40. 9 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 8. 4 ^e Dimanche de l'Avent | 41. 10 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 9. Temps de Noël | 42. 11 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 10. Fête de Noël | 43. 12 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 11. De Noël à l'Épiphanie | 44. 13 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 12. Épiphanie et Baptême du Seigneur | 45. 14 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 13. Temps du Carême | 46. 15 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 14. 1 ^{er} Dimanche du Carême | 47. 16 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 15. 2 ^e Dimanche du Carême | 48. 17 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 16. 3 ^e Dimanche du Carême | 49. 18 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 17. 4 ^e Dimanche du Carême | 50. 19 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 18. 5 ^e Dimanche du Carême | 51. 20 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 19. Dimanche de la Passion | 52. 21 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 20. La Cène du Seigneur | 53. 22 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 21. Le triduum pascal | 54. 23 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 22. Temps pascal | 55. 24 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 23. 2 ^e Dimanche de Pâques | 56. 25 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 24. 3 ^e Dimanche de Pâques | 57. 26 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 25. 4 ^e Dimanche de Pâques | 58. 27 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 26. 5 ^e Dimanche de Pâques | 59. 28 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 27. 6 ^e Dimanche de Pâques | 60. 29^e Dimanche ordinaire |
| * 28. Fête de l'Ascension | 61. 30 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 29. 7 ^e Dimanche de Pâques | 62. 31 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 30. Fête de la Pentecôte | 63. 32 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 31. Fête de la Trinité | 64. 33 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 32. Fêtes du Saint-Sacrement et du Sacré-Cœur | 65. 34 ^e Dimanche ordinaire * |
| * 33. 2 ^e Dimanche ordinaire | 66. Fêtes de l'Assomption et de la Toussaint * |
| | 67. Tables |

* numéros parus

en gras : numéros à paraître

Imprimé en France

Imprimerie Saint-Paul, 55001 Bar le Duc. Dép. lég. 1^{er} trim. 1975

N° d'édition 6521 N° I-75-570



Les lectures bibliques dans le Carême d'aujourd'hui A. Haquin	6
Jeûne, aumône, prière M. Gallerand	18
Le Carême, chemin d'un rendez-vous ecclésial J. P. Leclercq	35
Construire sa fidélité L. A. Lassus	48
Vie sacramentelle aujourd'hui A. Turck	55
Pour la prière R. Lejeune, N. Berthet	67